

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- |                                     |   |                                     |   |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/>            | Coloured covers /<br>Couverture de couleur  | <input type="checkbox"/>            | Coloured pages / Pages de couleur   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers damaged /<br>Couverture endommagée   | <input type="checkbox"/>            | Pages damaged / Pages endommagées   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers restored and/or laminated /<br>Couverture restaurée et/ou pelliculée   | <input type="checkbox"/>            | Pages restored and/or laminated /<br>Pages restaurées et/ou pelliculées   |
| <input type="checkbox"/>            | Cover title missing /<br>Le titre de couverture manque  | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/<br>Pages décolorées, tachetées ou piquées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured maps /<br>Cartes géographiques en couleur  | <input type="checkbox"/>            | Pages detached / Pages détachées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /<br>Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)  | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured plates and/or illustrations /<br>Planches et/ou illustrations en couleur   | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /<br>Qualité inégale de l'impression  |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /<br>Relié avec d'autres documents  | <input type="checkbox"/>            | Includes supplementary materials /<br>Comprend du matériel supplémentaire   |
| <input type="checkbox"/>            | Only edition available /<br>Seule édition disponible  | <input type="checkbox"/>            | Blank leaves added during restorations may<br>appear within the text. Whenever possible, these<br>have been omitted from scanning / Il se peut que<br>certaines pages blanches ajoutées lors d'une<br>restauration apparaissent dans le texte, mais,<br>lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas<br>été numérisées. |
| <input type="checkbox"/>            | Tight binding may cause shadows or distortion<br>along interior margin / La reliure serrée peut<br>causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la<br>marge intérieure. |                                     |   |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /<br>Commentaires supplémentaires:    Pagination multiple.  |                                     |   |

# LE MONDE ILLUSTRÉ

## ABONNEMENTS :

Un an, \$3.00 - - - - Six mois, \$1.50  
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance  
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

6ÈME ANNÉE, No 288—SAMEDI, 9 NOVEMBRE 1889

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIÉTAIRES.  
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

## ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents  
Insertions subséquentes - - - - - 5 cents  
Tarif spécial pour annonces à long terme



QUÉBEC. — LE MONUMENT MONTCALM  
Photographie Valée — Photo-gravure par Armstrong

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 9 NOVEMBRE 1889

## SOMMAIRE

TEXTE : Causerie, par Igotus. — Poésie : Le poète et la cigale, par Adolphe Poisson. — "Bonsoir Maman," par Chs-M. Ducharme. — Une réminiscence, par Paul Durand. — Notes historiques. — La découverte de l'Amérique (avec illustrations), par E.-Z. Massicotte. — Poésie : Un rayon de soleil, par W. Chapman. — Promenade à travers l'Exposition Universelle, par P. Colonier. — Nécrologie : Le Rév. Père, Saché, S.J. — Poésie : A Paul Durand, par Louis Vorais. — Carnet de la cuisinière. — Nos primes : Liste des numéros gagnants. — Choses et autres. — Variétés. — Récréations de la famille. Feuilleton : Les Mystères de Panama, suite.

GRAVURES : Québec : Vue du monument Montcalm. — Portrait du Révérend Père Saché, S.J. — Québec : Les bâtiments du Parlement. — Portrait de Christophe Colomb. — Les trois caravelles de Christophe Colomb. — Gravure du feuilleton.

## Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	-	-	-	\$50
2me "	-	-	-	25
3me "	-	-	-	15
4me "	-	-	-	10
5me "	-	-	-	5
6me "	-	-	-	4
7me "	-	-	-	3
8me "	-	-	-	2
86 Primes, à \$1	-	-	-	86
94 Primes				\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

## CAUSERIE

Installé, il y a quelque jours, sur la terrasse d'un parc, je vis venir s'installer dans mon voisinage trois petits jeunes gens d'une quinzaine d'années. Je n'ose pas dire trois gamins, parce qu'ils étaient si bien habillés qu'ils avaient l'air de sortir d'une boîte. Avec cela, ils prenaient des airs sérieux à vous faire pleurer.

Oui, rien ne m'attriste comme de voir des enfants vouloir se donner des allures qui ne sont pas de leur âge.

Et quelle conversation, mes amis ! Ils ont parlé courses, chevaux, paris, chasse, théâtre, que sais-je ?

Je ne sais si vous me ressemblez, mais lorsque le hasard me met sous les yeux des êtres de cette espèce, je sens je ne sais quelle colère monter en moi. Je deviens furieux contre ces infortunés assez fous pour perdre les bonnes années qui ne doivent être consacrées qu'aux expériences propres à développer les forces physiques, ces années durant lesquelles ils ont le droit d'être espieglés, bruyants, tapageurs et d'imaginer toute espèce de farces et de gamineries, sauf à donner le temps voulu à leurs études de collége.

Mon indignation n'est pas moins vive contre les parents qui laissent prendre de semblables allures à leur progéniture, et je suis tenté de leur crier :

"Mais vous ne savez donc pas qu'avec un pareil système d'éducation, vous préparez une génération étiolée, malingre, souffreteuse, avachie dès la fleur de l'âge ?"

Voilà des gaillards qui seront blasés avant trente ans et qui promettent de doter la patrie de bien jolis citoyens, le cas échéant.

Parlez moi des galopins qui font le diable à quatre vers quinze ou seize ans, à la bonne heure ! C'est l'époque où l'on songe aux tours pendables, mais récréatifs, que l'on peut jouer à certains de ses professeurs ; où l'on organise des expéditions à la campagne, courses folles où chacun prend ses ébats au grand soleil, non sans marauder de-ci de-

là les fruits savoureux qui se trouvent être à portée de la main.

C'est alors que l'on improvise des harangues extravagantes que l'on débite à ses condisciples. Bien plus, on fait du théâtre ; n'avons-nous pas tous été, plus ou moins, en ce temps-là, auteurs et acteurs ?

Est-ce l'hiver, les batailles rangées dans la neige, les culbutes, les glissades offrent mille attraits. Combien peu l'on se préoccupe alors du soin de son costume et des avaries que l'on peut occasionner à sa peau ! Baste ! n'a-t-on pas joué et ri tout son soul !

Ah ! oui, que je préfère ces natures turbulentes et vivaces qui savent rester de leur âge, à ces embryons de gommeux qui font pitié !

Si vous voulez ma pensée tout entière, je vous avouerai que je ne vois pas d'un mauvais œil les jeunes gens rester gamins le plus longtemps possible. Il ne viendra que trop tôt, le temps où le souci des affaires, les préoccupations du *struggle for life* éteindront en eux cette tendance à saisir le côté plaisant des choses.

\* \*

Je finis par être effrayé. Toutes nos inventions ne peuvent pas être le fait du seul génie humain. Le diable doit y être pour quelque chose.

Le télégraphe, qui transcrit la pensée en un clin d'œil d'un bout à l'autre de l'univers, à travers montagnes, océans et déserts, cela vous surprend déjà ; mais le téléphone ne vous déconcerte pas moins, qui vous permet de parler à l'oreille même de quelqu'un que séparent de vous des centaines de lieues.

C'est à n'y pas croire ; on vit dans un rêve ! Et que dire du téléphote ? Connaissez-vous le téléphote ? Ah ! voilà une merveille ! Je m'imaginais qu'après ceci il faudrait tirer l'échelle, à moins que, car on doit s'attendre à tout en voyant ces miracles de la science.

Oui, des miracles, je ne m'en dédis pas. Si, sur votre simple désir, et comme par un coup de baguette de l'enchanteur Merlin, vous voyiez apparaître là, devant vous, une personne qui se serait, quinze jours auparavant, embarquée sur un paquebot de la Compagnie transatlantique à destination de Paris, — si vous voyiez cela, que diriez-vous ? Je suis sûr que, vous aussi, vous parleriez de magie, que vous crieriez au miracle.

Eh bien, le téléphote fait ce miracle ou le fera. Demain, si le cœur vous en dit, vous pourrez vous donner le spectacle d'une plage de la Méditerranée ou de l'Océan, d'une rue de Téhéran, d'un coin de forêt vierge avec tigres royaux et éléphants. Bien mieux, si la cruelle destinée veut que la personne aimée soit séparée de vous, le téléphote vous permettra d'évoquer son image, de contempler ses traits adorables ou simplement adorés, et vous la verrez dans son milieu, au sein de ses joies ou de ses douleurs. Du coup tombe ce proverbe de la sagesse des nations : "Les absents ont toujours tort".

J'espère que voilà une révolution ! Car vous faites-vous idée du changement qui, à la suite de cette découverte, va se produire dans nos mœurs, dans nos habitudes ? Point ne sera besoin, d'abord, que nous nous dérangions pour aller visiter les Alpes ou les bords du Rhin. Sur un signal, le mont Blanc se profilera devant nous.

Le téléphote, combiné avec le téléphone, deviendra surtout la providence des amoureux. Ceux-ci pourront, à des distances invraisemblables, se faire les doux yeux, se sourire, voire même se donner des baisers... du bout des doigts. Car la morale restera sauve : ces conversations-là, quelque expressive et expansive qu'en soit la mimique, ne pourront jamais être criminelles — à moins que... à moins que la science ne fasse de nouveaux et inappréciables progrès. Mais nous n'en sommes pas encore là !

L'appareil nouveau sera aussi d'un grand secours aux agences matrimoniales. Plus de photographies trompeuses. Par le téléphote, on mettra les deux candidats en présence. Il n'y aura plus de supercherie, plus de fraude ; on s'épousera à bon escient.

Quelles applications ne peut-on pas prévoir !

Les Bonapartes ou les Moltke de l'avenir livreront leurs batailles du fond de leur cabinet ; ils pourront même en gagner ou en perdre plusieurs dans la même journée ! La présence réelle ne sera plus nécessaire. Le téléphote permettra de suivre toutes les péripéties de l'action ; et, grâce au téléphone, on pourra envoyer ses ordres aux divers chefs de corps.

Voilà ce que verront nos neveux, s'il y a encore des guerres de leur temps.

IGNOTUS.

## LE POÈTE ET LA CIGALE

Cigale du bon Dieu, virtuose si frère,  
Jamais l'écho lointain ne redit ta chanson  
Car le son gracieux de ta voix douce et grêle  
Qu'entend seul l'Eternel, se perd dans le buisson.

Je te ressemble, amie ; à la muse fidèle,  
J'ai chanté comme toi l'agréable saison  
Sans jamais m'occuper si l'essor de mon aile  
M'emporterait un jour vers plus large horizon.

Rivale de mes chants, toi qu'au bord de la route  
Plus d'un passant rêveur avec amour écoute,  
Au printemps qui revient seule tu vas chanter.

Eparpille dans l'air ta note familière  
Et quand j'aurai fini ma tâche journalière,  
Emu, près du buisson, je viendrai t'écouter.

Adolphe Poisson

## "BONSOIR MAMAN"

Ils vont bien, nos éditeurs de romances et de chansonnettes.

Les voilà qui appellent la chanson *Bonsoir Maman*, une bluette !

Dites qu'ils sont difficiles, après cela.

Depuis que la bluette brille dans les recueils littéraires, on l'a toujours considérée comme une petite composition sans prétention, mais pétillante d'esprit.

Consultez Larousse, Littré, Bescherelle, ils ne vous diront pas autre chose.

Alors, comment peut-on raisonnablement appeler une chanson aussi prétentieuse et aussi peu spirituelle que *Bonsoir Maman*, une bluette : c'est ce que les idéalistes se demanderont jusqu'à la fin des temps.

Mais je vois plusieurs lecteurs esquisser ici un petit sourire d'incrédulité.

Il faut vous mettre les points sur les i, n'est-ce pas, messieurs ?

Rien de plus facile.

Il suffit, pour votre édification, de passer votre prétendu chef-d'œuvre au tamis.

\* \*

L'auteur de *Bonsoir Maman*, dont je ne tiens nullement à savoir le nom, et pour cause, avait conçu l'idée d'un grand poème, quelque chose comme l'*Iliade*, l'*Enéide*, le *Paradis Perdu* ou la *Jérusalem Délivrée*.

Ce poème devait éclipser en longueur, même ces interminables drames japonais, dont la représentation dure depuis six heures du matin jusqu'à neuf heures du soir, durant trois ou quatre jours consécutifs.

Aussi avait-il retenu, à l'avance, une vaste scène dans les grands bois, un chœur de mille voix, pas une de moins, pas une de plus, et télégraphié aux Zéphirs d'embaumer la brise, afin d'accueillir dignement son héros sous la verte ramée :

Quand les oiseaux dans les grands bois  
A la brise embaumée,  
Font résonner leurs mille voix  
Sous la verte ramée,  
A ma vue glorieuse.

Voyons ! qui va paraître à sa vue étonnée ? le roi Dagobert, le beau Dunois, Cadet Rousselle, Croquemitaine, Tom Pouce, le général Boulanger ?

La montagne en travail, d'après La Fontaine, enfanta une souris, notre auteur, aussi modeste, trouva :

Hélas ! maman !

Plusieurs parmi vous doivent croire que cette

exclamation vient là comme un cheveu sur la soupe. Qu'ils se détrompent !

En remontant aux sources de l'histoire, on découvre que cet Hélas maman légendaire, était un simple reliquat d'une faiblesse infantine de l'auteur.

Lorsqu'il n'était que petit bonhomme bon tout au plus qu'à dénicher les merles et les pinsons, ses pleurnichements incessants trouvaient toujours une de ces excuses typiques :

" Hélas mouman ! c'est le pigeon d'Adam qui m'a donné un coup de museau ; c'est le lapin d'Abraham qui m'a donné un coup de bec ; c'est le poisson doré de Mathusalem qui m'a donné un coup d'aile ; c'est le barbet de Nabuchadonosor qui m'a donné un coup de nageoire ! "

Depuis, il a appris au collège qu'on ne disait pas mouman mais maman, qu'un pigeon n'avait pas de museau, qu'un lapin n'avait pas de bec, qu'un poisson n'avait pas d'ailes et qu'un barbet n'avait pas de nageoires ; mais maman a toujours continué à panser ses petites blessures d'amour propre.

Aussi, lorsqu'il s'aperçut que sa mémoire malheureuse lui avait fait perdre le nom de son héros, et par là tout le fil de son grand poème, n'eût-il rien de plus pressé que de s'écrier encore en pleurnichant :

Hélas, maman !

La maman qui n'était pas loin, comprit l'embarras de son aîné, à sa façon ; elle crut qu'il composait une chansonnette dont l'héroïne était une belle, et, comme elle connaissait assez ses compagnes pour dire qu'ils parlent toujours du masculin II, elle lui souffla tout bonnement :

Il m'apparut noble et charmant.

Mais le guignon poursuivait notre auteur. Il eut beau se tirer les cheveux, se frapper le front, invoquer Calliope et Thalie, et répéter encore :

Sous la verte ramée,

l'inspiration ne vint point, et il finit par tomber en syncope dans les bras maternels en s'écriant de nouveau :

Hélas maman ! hélas !....

Telle est la triste et lamentable histoire des débuts d'un grand poème, devenu le premier couplet d'une chansonnette.

\* \*

L'auteur de *Bonsoir Maman* fut si vivement affecté de la perte de son fil inspirateur, qu'il en fit une longue maladie.

Il eut l'hémoptisie, l'hydropisie, la pleurésie, la phthisie, la paralysie, tous les maux en sie, y compris la jalousie et l'hypocrisie.

Sa maman lui fit prendre de l'eau minérale de Saint-Léon et de l'huile de Saint-Jacob, et au bout d'un an, un mois et un jour d'étisie, il allait écouter au bord d'un grand lac un écho qui chantait : *Je t'aime !*

Le rossignol, un soir, lançait  
Ses notes merveilleuses  
Et le grand lac se balançait  
Sous les algues soyeuses.

Comme on le voit, instruit par l'expérience, il renonce à son épopée pour suivre l'idée de maman. Dans sa première strophe, il y avait mille voix d'oiseaux, dans celle-ci il n'y a plus qu'une voix de rossignol ; le chœur puissant est devenu un simple solo !

L'écho chantait : Je t'aime  
Hélas ! maman !  
Et Lui, ravi par ce doux chant  
Me répétait de même  
Me répétait : " Je t'aime ! "  
Hélas ! maman.

L'auteur se ressent encore de ses maux en sie. Il ne se rend pas oien compte des phénomènes de la nature. Pour nous, simples mortels, un amant chante : *Je t'aime !* et l'écho peut répéter ce que chante l'amant, mais pour notre convalescent, c'est le contraire qui est vrai : l'écho chante d'abord et l'amant répète ensuite !!! Quel drôle d'amant que ce Lui qui ne sait dire " Je t'aime ! " que lorsque l'écho vient lui rafraîchir la mémoire par un doux chant. La fillette qui possède un amoureux de ce calibre, peut bien dire " Hélas ! maman ! " car ce doit être une bien rude pénitence que d'épouser l'écho d'un écho !

La maman avait l'oreille fine ce soir-là, puisqu'elle entendit encore son aîné qui faisait des ex-

travagances au bord du grand lac. Craignant un nouveau malheur, elle était accourue en toute hâte près des algues soyeuses, mais son fils, l'apercevant, la rassura aussitôt en lui servant la plus poétique des strophes :

Bonsoir, maman ne craignez rien,  
Voici toute l'histoire.  
L'Amour (c'est Lui), vous savez bien  
Qu'il ne faut pas le croire,  
L'Amour perdit ses ailes  
Bonsoir maman !  
Le jour où la raison parlant  
Fit craindre aux demoiselles  
Les serments infidèles....

Décidément, ce Lui est une véritable énigme. Est-il dieu, homme ou arbuste ? Est-il caille, gris, jaune citron ? Œdipe seul pourrait le dire. Tout ce que nous savons sur son compte vient des confidences ambiguës de l'auteur, et encore a-t-il fallu lui tirer les vers du nez. Dans la première strophe, Lui est noble et charmant, dans la deuxième, il n'est plus que l'écho d'un écho, et dans la troisième il devient l'Amour, oui, l'Amour ! C'est écrit en toutes lettres : " L'Amour (c'est Lui) vous savez bien. " Personne ne s'en serait douté, tant ce vers est harmonieux et poétique ! Que les Amours jouent donc du malheur de nos jours ! Nous avons vu que le dieu d'Amour Lubin n'avait pas même une plume pour écrire un mot, voici un autre Amour qui a perdu ses ailes. Et savez-vous quand il les a perdues ? Le jour où la raison vint calomnier les amants des demoiselles. Qui sait ? Il avait peut-être conté un gros mensonge à la raison. Le bavard ! on aurait dû lui couper la langue et non les ailes.

Plaisanterie à part, cette strophe est la moins prétentieuse de la chanson, mais par malheur elle n'a pas même une teinte de poésie, et un microscope ne serait pas de trop pour en découvrir exactement la vraie signification.

Quant aux deux premières strophes, si elles sont plus acceptables sous le rapport poétique, on y trouve par contre de la prétention et pas la moindre étincelle d'esprit.

Par quel bout faut-il donc prendre *Bonsoir Maman* pour en faire une blquette ?

La parole est aux intéressés.

En attendant, si quelqu'un peut nous dire comment F.-P. Tosti a pu se résoudre à mettre *Bonsoir Maman* en musique, comment il a pu lui faire franchir l'océan et nous l'introduire comme un succès du salon, je lui dédierai, aux calendes grecques, une vraie blquette intitulée : *Bonsoir Poupas !*

*Ch. M. Duhamel*

#### UNE RÉMINISCENCE

Il y a quelque temps, je m'arrêtais dans un beau village des environs de Montréal. Autrefois, j'y avais eu un ami dont le souvenir m'est toujours cher ; à l'âge où tout sourit, où l'on ne voit que d'illusions dorées et de rêves heureux, la mort était venu abattre de sa faux cruelle cette fleur qui répandait déjà un si doux parfum.

Le monde avec ses misères et ses joies lui donnait cependant de bien grandes espérances ; hélas ! tout a fuit, excepté le souvenir ! Comme l'oiseau qui passe rapidement dans l'air pour disparaître bientôt, comme le nuage que le vent chasse devant lui avec une vitesse étonnante, sa vie avait commencé, et déjà elle était un souvenir ! Aujourd'hui, il dort tranquille près de la vieille église, témoin de ses nombreux actes de piété.

Je me souviens encore de ses derniers moments qui, à mon avis, furent dignes d'un saint. Un mal terrible avait conduit aux portes du tombeau ce jeune homme que déjà le monde aimait ; malgré les horribles souffrances qu'il endura durant son agonie, il put prononcer ces sublimes et douces paroles qu'il adressait à sa mère, dont les joues étaient sillonnées de pleurs abondants :

" Mère, vous êtes chrétienne ! Pensez à la douleur de Marie, notre mère ! Là-bas, dans ce beau ciel que j'entrevois, nous nous reverrons ! Au revoir ! "

Nous pleurons tous à chaudes larmes ; sa mère infortunée, abîmée dans sa douleur profonde, me faisait penser à cet autre mère auguste, à la mère de douleur, *Mater Dolorosa*, se tenant au pied de la croix.

Après mon déjeuner, je résolus d'aller faire une visite au cimetière pour prier sur la tombe de mon ami. Le soleil montait lentement dans le firmament ; la terre se réchauffait graduellement sous les rayons brûlants de l'astre du jour. Mille oiseaux sautillaient çà et là et annonçaient par leurs petits cris joyeux une très belle journée.

En entrant dans la cité des morts, dans ce lieu de repos éternel, un sentiment indéfinissable envahit mon âme. Là git une mère dont la vie ne fut qu'amertume et douleurs ; ici, une jeune fille que des qualités brillantes, une beauté rare avaient proclamé reine de bien des cœurs ; partout la mort, la cruelle mort, a tranché des vies qui étaient chères.

Ce fut dans de tels sentiments que j'arrivai au pied de l'humble tombe de l'ami. Des fleurs odoriférantes, visiblement entretenues par une main pieuse, entouraient la plaque de marbre. Un saule pleureur penchait tristement au-dessous du tombeau ses feuilles longues qui ressemblent à de véritables larmes ; c'était vraiment l'image de la douleur. Vivement impressionné par le silence mystérieux du cimetière, je fléchis les genoux et priai pour cet ami dont j'avais si bien connu la tendresse.

Lorsque je me relevai, le soleil approchait de son midi ; la chaleur devenait accablante. En sortant, je jetai un dernier regard sur la tombe où reposait mon ami de cœur, et je sentis alors une larme courir sur ma joue.

Je regagnai tristement mon hôtel, me promettant de revenir dans la suite dans ce cimetière pour y prier, lorsque mon âme voudra se reposer de l'agitation du monde.

*Paul Durand*

#### NOTES HISTORIQUES

ELECTIONS MUNICIPALES (1875) : Dr Hingston, maire ; élus échevins : MM. Holland, par accl. (quartier Centre) ; Childs, par accl. (Ouest) ; Duhamel (Est), McCambridge (Ste Anne), Foster (St-Antoine), Grenier (St-Jacques), McLaren (St-Laurent), Brunet (St-Louis), Roy (Ste-Marie).

Le juge CHURCH est né à Ottawa ; ses ancêtres sont des loyalistes américains. Il fit son éducation aux collèges de Victoria (Cobourg) et McGill (Montréal). En 1875, il représentait le comté d'Ottawa à Québec, et était procureur-général de la province.

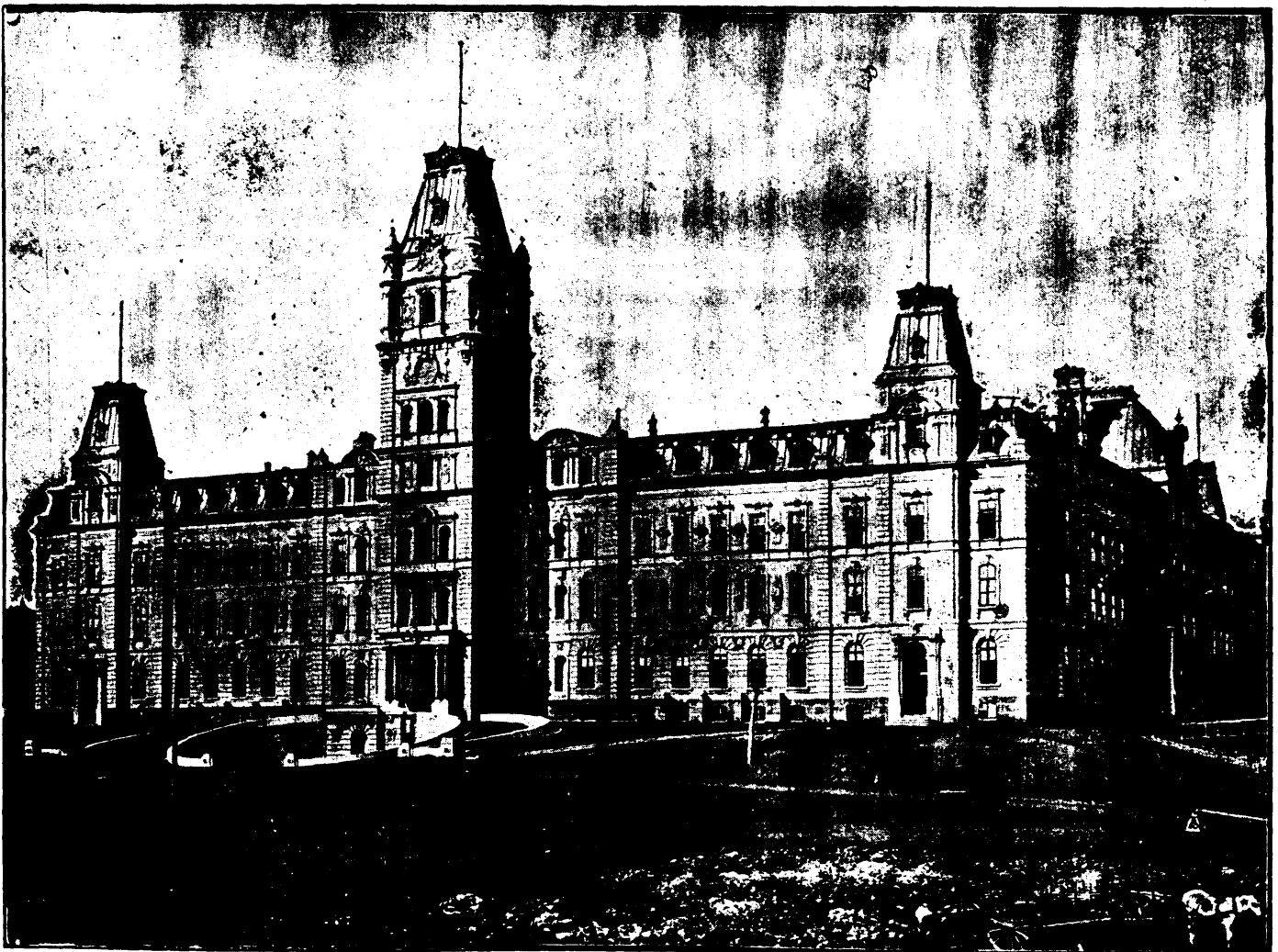
L'hon. Edouard MASSON est décédé à Montréal en août 1875, à l'âge de quarante-neuf ans. Il avait été élu, en 1854, membre du Conseil législatif pour la division des Mille Isles ; à l'expiration de son terme d'office, il s'était retiré dans la vie privée. Il peut être considéré comme le fondateur de Sainte-Marguerite (township de Beresford), dans le Nord.

En 1875, à Montréal, on eut l'idée de fonder une banque sous le nom de BANQUE SAINT JEAN-BAPTISTE, mais le projet n'eut pas de suite. Parmi ses directeurs provisoires on remarquait, MM. R. A. R. Hubert, hon. Chs Wilson, sénateur, L. E. A. Valois, P. Lussier, A. Dubord, E. Gravel, J. G. Guimond, R. St-Jean, E. H. Merrill, O. De-guise, C. F. Vinet, G. H. Dumesnil, J. E. Lafond.

L'INSTITUT DES ARTISANS CANADIENS avait pour officiers en 1875 les messieurs suivants, élus le 30 décembre 1874 : Guillaume Boivin, président ; J.-M. Valois, 1er vice-prés. ; J.-B. Allard, 2me vice-prés. ; G.-H. Dumesnil, sec.-corr. ; C.-D. Thériault, sec.-arch. ; W.-O. Coursolles, ass. sec.-arch. ; C.-O. Beauchemin, trésorier ; D. Boudrias, ass.-trésorier ; Z. Chapleau, bibliothécaire ; F.-H. Morin, gardien du musée ; Directeurs : E. Laf. de Bellefeuille. Jos. Brunet, L.-W. Tessier, Paul Letondal, M.-J.-A. Prendergast, F.-X. Roy.



LE RÉV. PÈRE SACHÉ, S.J., DÉCÉDÉ  
Photographie Livernois. — Photo-gravure par Armstrong



QUÉBEC. — LES BATISSES DU PARLEMENT  
Photographie Vallée. — Photo-gravure par Armstrong

## LA DÉCOUVERTE DE L'AMÉRIQUE

Au moment où l'on parle, plus que jamais, de fêter d'une manière grandiose, en 1892, le quatrième centenaire de la découverte de l'Amérique, j'ai cru faire plaisir à mes amis et à mes anciens condisciples, en rappelant à leur mémoire, le récit naïf et merveilleux, mais très chrétien, que nous faisait notre premier instituteur sur cette découverte.

Mais, comme il n'était pas assez complet, j'ai dû ajouter certaines citations afin de le mettre à la portée des lecteurs qui, comme nous, n'ont pas eu le bonheur d'entendre discourir sur ce sujet, notre ancien professeur, que nous appelions jadis irrévérencieusement : le père Va. . . .

Ceci étant dit, je commence.

## I

Les concerts célestes avaient cessé de répandre leurs flots d'harmonies, car une musique autrement divine allait se faire entendre.

Le Verbe devait parler. . . .

Les habitants de la Patrie Eternelle s'apprétaient, au milieu du plus grand silence, à recueillir les paroles de l'Être Suprême.

Dieu dit en désignant l'Amérique :

" Depuis assez longtemps ce pays est resté dans les ténèbres du paganisme.

" Depuis assez longtemps les hommes qui habitent ce continent ont sacrifié leurs semblables sur les autels du démon.

" Depuis assez longtemps Lucifer règne dans ces lieux. • Ce règne est terminé. La Foi devra y pénétrer ; les peuples devront m'y adorer, et mes ministres arracher à Satan les âmes qui se perdent.

" J'ai choisi un homme pour enseigner la route à mes enfants. Cet homme sera CHRISTOPHE COLOMB.

" Que l'ange qui est chargé de veiller sur ses actions inspire à mon serviteur cette pensée sublime, et la postérité le bénira."

Il dit, et un archange, déployant ses ailes, descendit dans la ville de Lisbonne (1).

L'ange gardien reçut avec joie l'ordre de l'Eternel, et, dès ce jour, Christophe Colomb se livra par la réflexion et les recherches à l'étude d'un plan qui devait amener la réalisation de son entreprise immortelle.

Lorsqu'il fut suffisamment préparé, il résolut, premièrement, d'en faire bénéficier sa patrie. C'est dans ce but qu'il se rendit à Gènes, où il proposa son plan au Sénat. Il fut refusé.

Il partit pour Venise, où il fut traité de même, puis il passa en Portugal.

Joam II, alors roi de ce pays, trouva ses conditions trop exorbitantes, et sa demande fut repoussée. Malgré toutes ces épreuves, son courage ne fut pas ébranlé, car il était soutenu par la Foi. Il se rendit donc en Espagne où enfin, après des lenteurs et des refus, il obtint d'Isabelle et de Ferdinand le catholique, trois caravelles nommées : *Santa Maria*, la *Pinta* et la *Nina*.

Bientôt les équipages furent réunis. Alors, tous se confessèrent, entendirent la messe et " reçurent la sainte Eucharistie de la main du Père Juan Perez de Marchena " (2). Il leur fut ordonné de s'embarquer, afin d'être prêt à mettre à la voile, aussitôt que le vent de l'est soufflerait.

A partir de ce moment jusqu'à celui du départ, l'homme choisi par le Divin Maître pour accomplir une action si grande, ne resta pas inactif. " Son temps se passait à consulter Dieu, à l'écouter, à purifier son cœur pour qu'il méritât d'être le temple du Saint-Esprit. Sa connaissance des Saintes-Ecritures élargissait son intelligence. Il se sentait destiné à une mission plus grande peut-être qu'aucune de celles qu'eût jamais reçues un être mortel. Il allait remplir un apostolat inouï, porter la croix à travers la MER TÉNÉBREUSE dans des régions ignorées, et mettre les héritiers de la postérité de Sem en relation avec leurs frères, anciennement perdus, de la famille de Japhet " (3).

Enfin, le vendredi matin, 3 août 1492, le vent étant bon, Christophe Colomb entendit la sainte messe et communia de nouveau. Puis il se rendit à bord de la *Santa Maria*, et les trois bâtiments quittèrent le port de Palos.

## II

Deux mois s'étaient écoulés, et le voyage durait encore. Déjà plusieurs indices annonçaient que la terre était proche et la découverte paraissait devoir se faire sans aucun incident remarquable. L'Esprit malin, qui cherche toujours à combattre les œuvres de Dieu, semblait, contre son habitude, vouloir laisser s'accomplir sans encombre cette

entreprise éminemment chrétienne, lorsque soudain il parut sortir de son inaction.

Une nuit que les feux du ciel étaient cachés par des brumes épaisses, des légions et des légions d'êtres informes, monstrueux, dont la couleur noire se mariait avec les ténèbres, au point de les rendre invisibles à l'œil humain, parurent dans les airs. Au signal de celui qui paraissait leur chef, un grand nombre s'abat-tirent sur les vaisseaux qui sillonnaient une mer vierge.

Au même instant, une lumineuse clarté brilla dans l'est. De nouveau l'on put distinguer des légions et des légions, mais cette fois composées d'êtres beaux, magnifiques, qui, elles aussi, se dirigeaient vers les vaisseaux.

Le chef des légions noires donna un second signal, et la multitude de ses créatures s'étant élevée dans l'espace, toutes se précipitèrent d'un commun accord sur les derniers arrivants. Un combat terrible, inénarrable, s'engagea entre les deux parties. Cependant, les légions noires furent mises en déroute et prirent la fuite.

Alors une voix puissante, qui faisait retentir les échos, prononça ces paroles :



CHRISTOPHE COLOMB

Seul portrait véritable attribué à Antonio del Rincon



Les trois caravelles de Colomb.

(1) Colomb, qui était Génois, demeurait à Lisbonne, alors la ville des progrès maritimes, lorsqu'il conçut le projet de découvrir des terres inconnues.

(2) Robertson, Histoire de l'Amérique, t. I, liv. II, p. 1

(3) Roselly de Lorgues, Christophe Colomb, t. I, p. 2

"Fuis, Satan ; avec tes soldats maudits.  
"Le ciel t'a vaincu.  
"Ton empire est désormais le nôtre.  
"Dieu l'a voulu ainsi."  
Tout disparut.



FERDINAND ET ISABELLE

Ce fut  
durant le  
jour qui  
suivit ce  
combat  
surnaturel  
que les  
matelots  
composant  
les équipages  
des navires

partis à la découverte d'un monde nouveau, se révoltèrent contre leur commandant.

Le court espace de temps que l'armée des Ténébres avait passé sur les vaisseaux, avait suffi aux démons pour semer l'esprit de révolte dans le cœur des marins, car les hommes acceptent plus volontiers les mauvais que les bons conseils.

Il fallut alors à Christophe Colomb toute son énergie, toute sa grandeur d'âme, toute sa confiance dans l'auxiliaire divin pour résister à cette manœuvre infernale.

### III

Enfin, "le vendredi, 12 octobre 1492, aux naissantes lueurs du jour, on vit se dégager promptement des ombres et se dessiner, comme sortant des eaux, une terre efflorescente dont les bocages colorés des premiers feux du soleil exhalaient des parfums inconnus et séduisaient les yeux de leur riante perspective. En avançant, les caravelles reconnurent une île assez étendue, unie et sans apparence de montagnes. D'épaisses forêts bornaient l'horizon ; au milieu de clairières reluisait l'eau pure d'un lac. Les ondulations du terrain, recouvert d'une vigoureuse végétation, encadraient une plage spacieuse vers laquelle on se dirigea." (Roselly de Lorgues).

La découverte de l'Amérique était accomplie.

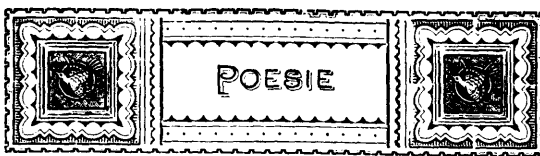


LA DÉCOUVERTE DE L'AMÉRIQUE.—(D'après une ancienne gravure)

Colomb nomma l'île : SAN SALVADOR, et il prit possession du Nouveau-Monde au nom du Rédempteur des hommes, Notre-Seigneur Jésus-Christ.

*B. J. Massicotte*

En Angleterre, le nombre des veuves dépasse de plus de 800.000 celui des veufs. En France, pour chaque 100 veufs on compte 193 veuves. En face de ces faits, la *Westminster Review* dit que les dispositions des hommes de se marier à un âge avancé sont un mal sérieux pour la société moderne. Ordinairement, ils épousent des femmes plus jeunes, qui, dans l'ordre naturel des choses, doivent leur survivre. Même dans les cas où les veufs se remarient, souvent ils n'épousent pas des femmes dont l'âge correspond au leur, mais de jeunes filles qui leur survivront vraisemblablement.



### UN RAYON DE SOLEIL

De grands nuages gris montent de l'horizon ;  
Le soleil jette à peine un regard à la terre ;  
Les feuilles et les fleurs roulent sur le gazon,  
Et le torrent gonflé gronde comme un tonnerre.

Adieu le soir serein ! adieu le matin clair !  
Sous les bosquets ombrés adieu les folles courses !  
Adieu les voix d'oiseaux qui se croisent dans l'air !  
Adieu le gazouillis des buissons et des sources !

Plus de gais moissonneurs atroupés dans les blés !  
Plus d'amoureux rêveurs assis sous les tonnelles !  
Plus de concerts la nuit sur les flots étoilés !  
Dans les prés et les bois plus de parfums, plus d'ailes !

Mais parfois le soleil, déchirant les brouillards,  
Verse des lueurs d'or sur les flots et les chaumes ;  
Et l'on entend au loin les oiseaux babillards,  
On respire partout de sauvages aromes.

L'arbre semble bientôt se rhabiller de vert :  
Le vent folâtre joue avec ses rameaux souples,  
Et dans le creux du val, de feuilles tout couvert,  
L'on croit voir par moments errer de joyeux couples.

Ainsi que la saison des fleurs et des amours,  
Se sont évanouis mes rêves de jeunesse ;  
Un nuage a passé tout à coup sur mes jours,  
Dérobant un soleil qui me versait l'ivresse.

Cependant quelquefois à travers mon ciel noir  
Un reflet radieux glisse à mon front morose...  
Alors dans le passé lumineux je crois voir  
De mes bonheurs enfuis flotter l'image rose.

Et puis devant mes yeux rayonne l'avenir ;  
L'espérance renaît dans mon âme ravie...  
Et le rayon qui brille un instant sur ma vie,  
C'est celui que le cœur nomme le souvenir.

*W. Chapman*

### Promenade à travers l'Exposition Universelle

Pour abriter les merveilleuses inventions, les machines colossales que la science a créées, il fallait élever un palais qui fût à la fois digne de les recevoir et capable de les contenir : il fallait faire énorme et beau, c'est-à-dire qu'il fallait faire une chose à peu près impossible !

Cette chose, les savants ingénieurs de l'Exposition l'ont tentée, et aujourd'hui, ce qui naguère paraissait n'être qu'un rêve irréalisable, est un fait accompli. Quelle puissance de calcul, quelle perfection mathématique a présidé à l'érection d'un semblable monument ! En effet, ce n'était pas un petit travail que de lancer dans les airs, à cent cinquante pieds de hauteur, une voûte pesant plus de vingt-cinq millions de livres, et couvrant une surface de près d'un million de pieds carrés sans un seul point d'appui intérieur !

Cette voûte est formée d'énormes poutres en acier forgé, appelées par les ingénieurs des "fermes". Ces fermes ont à peu près la forme de ces nervures de bois qui composent la charpente première des navires. Elles sont articulées à leur base, qui se termine en pointe, et sont fixées sur un système compensateur de rails, afin que pendant les grandes chaleurs de même que durant les froids, suivant la température de l'atmosphère, les fers s'allongent ou se retirent, puissent jouer facilement, sans nuire à la solidité de l'édifice, ou rompre son équilibre !

Chacune de ces fermes pèse à elle seule plus de 400.000 livres, et il fallait lever ce poids énorme à 150 pieds de hauteur ! Deux des plus puissantes maisons métallurgiques de France furent chargées d'élever ces poutres gigantesques. Et alors on vit un fait étrange. Ces deux maisons, aussi puissantes, aussi riches l'une que l'autre, mirent une sorte d'ambition et de point d'honneur à finir la première la moitié de la tâche colossale qui leur avait été assignée.

Et comme par enchantement, on voyait chaque

jour cette invraisemblable charpente de fer se dresser en l'air comme sans effort, si bien qu'en cinq mois de temps seulement, ce palais géant était debout ! les soixante seize fermes étaient posées, et au moment où l'une des compagnies achevait sa tâche, sa rivale, avec une équipe de quarante hommes seulement, dressait, en sept heures de temps, la dernière ferme de l'énorme construction. Pour dresser ces poutres, chaque compagnie employait un système différent. L'une fixait sur les fondations, au moyen d'une charnière grosse comme le corps d'un homme, l'extrémité de la pièce à lever, puis avec des machines puissantes placées sur des échafaudages de deux cents pieds de hauteur, soulevait en même temps et d'un seul coup, deux fermes se faisant vis-à-vis, et les fixait ensemble à leur sommet. L'autre compagnie, au contraire, partageait la poutre en quatre tronçons, qu'elle rivait bout à bout sur des échafaudages qui s'avançaient sur le sol comme des morceaux de forêts tout entiers, à mesure que l'ouvrage progressait !

Et en cinq mois à peine, tout fut fini, et l'une des plus belles constructions qui soient jamais sorties de la main des hommes était dressée sur le Champ-de-Mars, où devaient s'entasser tant de merveilles, digne pendant de sa sœur, la tour Eiffel, qui, elle aussi, pendant ce temps, s'élançait à la conquête du firmament.

La décoration du Palais des Machines est très simple, l'architecte ayant voulu laisser à sa construction son caractère d'utilité qui, du reste, ne lui ôte rien de son originalité et de son apparence majestueuse. De loin en loin seulement sont peints, sur une large frise, les noms et les blasons des principales villes de France ; vous croiriez volontiers que ce n'a été qu'un jeu pour peindre cette frise qui paraît large comme la main dans l'immense nef, et pourtant la surface remplie par ces peintures décoratives dépasse 162.000 pieds carrés.

Quel spectacle ne réserve point ce palais magnifique quand il sera rempli ! Voyez-vous d'ici ces gigantesques amas de métaux dressés en trophées, un monde de machines en activité, ces mille bruits qui s'élèvent de toutes parts signalent le temple du travail. C'est là le grand atelier du monde entier concentré dans cette salle, chacun dans son ordre et chacun dans son rang ! C'est l'industrie universelle avec ses surprises, ses enchantements, ses changements de vue ! Oui, c'est un beau spectacle que ce mouvement donné par l'homme à ces machines qui, sans lui, seraient impuissantes à se remuer, et qui, avec lui, sont devenues une légion d'ouvriers gigantesques en fer, en cuivre, en acier, sortis tout armés de son cerveau, disciplinés par lui, majestueux, quelques fois terrible, mais toujours dociles serviteurs, et accomplissant mathématiquement la tâche qui leur est tracée.

On a inauguré cette année une vraie nouveauté pour le palais des machines. De chaque côté de la salle se trouvent deux galeries qui en font le tour. Eh bien, on a imaginé de placer à la hauteur de ces galeries des ponts de 65 pieds de larges et de 200 pieds de longueur, qui traversent la salle d'un bout à l'autre pardessus les machines en mouvement. Mais ce n'est pas tout : ces ponts, l'électricité les fait mouvoir, c'est-à-dire qu'une fois les spectateurs dessus, il se déplacent et leur font parcourir doucement et sans fatigue l'immense salle dont ils peuvent ainsi embrasser toute l'enceinte ! ce voyage aérien dure vingt minutes !

Du haut de ces ponts roulant, l'œil et l'oreille emportent des impressions qui ne s'oublient jamais : un monde de roues, d'hélices, de turbines, de machines à extraire les métaux, à drager, à forger, à laminier, des fileuses, des dévidcuses, des couseuses, des tisseuses, des locomotives géantes, des canons monstres, des grues, des phares, des orgues, et tout cela travaillant à l'envi, rabottant, sciant, filant, cousant avec mille bruits de vapeur des respirations sonores, des sifflements, des grincements, et de temps à autre, au-dessus de tous ces bruits, la voix d'un orgue immense qui domine et absorbe toutes les autres voix dans les flots de sa harmonie ; cette incroyable activité fascine les regards. On s'arrête à suivre tous ces mouvements. Des milliers de machines meuvent leurs grands

bras dans l'espace, frappent l'air, hurlent, grondent ou se taisent tour à tour. Elles appliquent leurs griffes pesantes dans le fer et le bronze, brisent tout ce qui ose leur résister, plient, tordent, rongent le métal : l'outil doit passer, et il passe, il cède en rugissant ! Un régiment entier ne saurait leur résister, il serait écrasé comme la paille sous ces machines colossales.

Et quand on pense que le bout du doigt suffit pour gouverner ces forces effrayantes ! Un signe de l'homme, et tout marche à la seconde : les machines hennissent et se soulèvent avec un ordre superbe, un second signe et tous ces rouages enchevêtrés s'arrêtent et retombent dans le silence !

L'homme a triomphé, mais non sans payer plus d'une fois de sa vie sa victoire, et en regardant le chemin qu'il a parcouru dans la voie du progrès, on y verrait souvent de larges taches de sang.

J. Chonnic

## NÉCROLOGIE

LE RÉVÉREND PÈRE SACHÉ, S. J.

C'est avec le plus vif regret que nous avons appris la mort du révérend Père Saché, S. J., arrivé il y a quelques jours à Québec, à l'âge de soixante-seize ans.

Le Révérend Père Louis-Césaire Saché naquit le 23 décembre 1813, à Beaumont-la-Ronce, archidiocèse de Tours (France). Il fit ses études classiques au Petit Séminaire Saint-François (près de Tours), sa philosophie et sa théologie au Grand Séminaire de Tours.

Ordonné prêtre le 6 juin 1838, il fut pendant deux ans professeur au Petit Séminaire, puis, se sentant appelé à la vie religieuse, il entra, le 18 septembre 1840, au noviciat de la Compagnie de Jésus, à Saint-Acheul, près Amiens.

Le terme d'épreuve de sa vocation expiré, il fit ses vœux de religion ; il passa ensuite deux ans à perfectionner ses études théologiques. Désormais il se trouvait prêt à commencer les travaux ardu d'une vie de missionnaire. Le Canada lui fut assigné par ses supérieurs, et le Canada qui allait lui devenir aussi cher que sa patrie, ne tarda pas à être le théâtre de son zèle.

Depuis le mois de mai 1845 jusqu'à son dernier soupir, l'ouvrier infatigable n'a cessé d'arroser de ses sueurs ce champ béni du céleste Père de famille. Les travaux accomplis par le bon Père, durant ces quarante quatre années dans toute l'étendue de la province de Québec, suffiraient pour illustrer plusieurs vies d'hommes.

Les principaux lieux de son séjour ont été la ville de Québec et le Sault-au-Récollet. A peine les Pères Jésuites furent-ils revenus au Canada, en 1842, que Mgr Signay leur demanda avec instance d'ouvrir une résidence dans sa ville épiscopale. Ce vœu du prélat ne put être réalisé néanmoins qu'en 1849. Le 27 juillet de cette année le Père Saché, accompagné du Père Falleur, vint fonder à Québec une résidence de la Compagnie de Jésus, et renouer ainsi la chaîne interrompue par la mort du Père Casot en 1800. Il fut chargé en même temps de la direction de la congrégation des hommes de la haute-ville, tandis que celle de Saint-Roch fut confiée au Père Falleur.

Quatre fois le Père Saché dut quitter sa chère ville de Québec pour remplir ailleurs d'importantes fonctions : mais la divine Providence l'y ramena constamment, et c'est là que devaient se couronner ses travaux.

Le 31 juillet 1853, il devint maître des novices au Sault-au-Récollet ; il occupa ce poste de confiance pendant neuf ans, et fut ensuite recteur du collège de Sainte-Marie, à Montréal, pendant trois ans.

De retour à Québec en 1865, il en fut de nouveau retiré l'année suivante pour reprendre encore la direction des novices.

Il n'y revint qu'en mars 1875, et y demeura jusqu'en décembre 1880.

Enfin au commencement d'août 1881, il fut rendu à sa chère résidence de Québec, qu'il ne quitta plus excepté pour l'échanger, comme nous en avons la confiance, avec la Jérusalem céleste.

Comme maître des novices, le Père Saché a formé à la vie religieuse plusieurs centaines d'hommes apostoliques échelonnés, depuis trente ans, au Canada entre Québec et Saint-Boniface, et aux Etats-Unis entre Washington et Boston. Pour ceux d'entre eux qui sont encore en vie la nouvelle de la mort de leur bien-aimé Père sera une occasion de se rappeler tout ce qu'il a prodigué de soins et de dévouement pour les former aux vertus de leur état. Quant à ceux qui l'ont précédé au ciel, ils ont dû faire une digne réception au Père de leur âme à son entrée dans la béatitude éternelle.

Le Père Saché, par sa haute science, son amour pour la jeunesse et son talent d'administration, était parfaitement capable de diriger des maisons d'éducation. Lorsqu'en 1848 Mgr Bourget offrit aux Pères Jésuites le Petit Séminaire de Sainte-Thérèse, ceux-ci, faute d'hommes, ne purent l'accepter ; mais sur les instances du prélat, ils y envoyèrent pour un an le Père Saché comme directeur de la maison, et le Père Félix Cicaterri comme professeur de philosophie et de théologie. Ceux qui se trouvaient au collège pendant cette année conservent encore le meilleur souvenir de leur directeur dévoué.

Au collège Sainte-Marie, il suffira de dire que c'est pendant le rectora du Père Saché que fut construite la belle église du Gesù.

Mais c'est à Québec surtout que le zèle du bon Père pour le salut des âmes s'exerça plus spécialement, et c'est par les œuvres du saint ministère dans les missions, les retraites, les visites des malades et l'assiduité au confessionnal qu'il mérita les plus beaux fleurons de sa couronne.

Le Père Saché, jusque dans ses derniers mois, avait toujours joui d'une santé robuste en dépit de ses rudes travaux et de sa vie mortifiée, il devait souffrir néanmoins considérablement de plusieurs infirmités sans qu'il en laissât rien paraître ; mais enfin la violence du mal le força d'avoir recours aux médecins. C'était trop tard, et malgré les soins assidus des hommes de l'art, la maladie trop invétérée prit son cours. Les dernières semaines de sa vie le pauvre Père a dû souffrir des douleurs atroces ; mais sa patience était inaltérable, car il la retremait sans cesse dans sa vraie source, le cœur agonisant de Jésus.

C'est dans ce même cœur adorable qu'il s'était formé à toutes les vertus religieuses et sacerdotales ; il y avait pris un zèle dévorant, tempéré d'une prudence remarquable ; une condescendance merveilleuse envers les faiblesses humaines, combinée avec une fermeté inébranlable en face du devoir à faire remplir par ceux qu'il avait à diriger. D'une humilité rare, il acceptait avec une parfaite indifférence n'importe quelle occupation que la sainte obéissance lui assignait, et dans n'importe quelle situation il trouvait le moyen de se faire tout à tous ou plutôt le serviteur de tous.

Aussi s'est-il gagné à un haut degré l'affection de quiconque venait en contact avec lui, et nous restons en deça des limites de la vérité en disant que sa mort, qui fut un gain pour lui, est considérée par tous ceux qui le connaissent comme une perte douloureuse pour la ville de Québec et la province toute entière.

Les funérailles du Révérend Père ont eu lieu dans la chapelle de la congrégation de la haute-ville.

C'est dans le cimetière du noviciat de la compagnie de Jésus, au Sault-au-Récollet, qu'ont été inhumés les restes mortels du regretté défunt.

## A PAUL DURAND

Ainsi que chaque jour la travaillante abeille  
Du suc qu'elle butine augmente son rayon,  
Ainsi que pas à pas le bœuf fait son sillon  
Dans le champ où l'on voit plus d'une fleur nouvelle.

Ainsi qu'on voit le jus de la riante treille  
Goutte à goutte tomber du rouge grappellon,  
Ainsi jeune écrivain, chaque coup de crayon  
En toi montre un progrès sur l'œuvre de la veille.

Courage en l'avenir ! La gloire te sourit  
Et tu pourras l'atteindre en suivant cette voie  
Chère à tous les mortels possédant de l'esprit.

Mais siérait-il ici que mon nom se déploie  
De même que celui d'un auteur de renom  
Quand tes jolis écrits sont signés d'un faux nom ?

LOUIS VOIRAIS.

## CARNET DE LA CUISINIÈRE

*Omelette au rhum* (mie de pain).—Faites crever une grosse mie de pain en versant du lait bouillant dessus. Couvrez, lorsque la mie de pain est refroidie, cassez dessus le nombre d'œufs voulu (moitié moins que s'il n'y avait pas de mie de pain), battez bien, et faites l'omelette à l'ordinaire. Couvrez-la de sucre en poudre, versez le rhum dessus et mettez le feu.

*Veau gratiné à l'oseille*.—Etendez dans un plat creux, allant au feu, une belle rouelle de veau. Préparez à côté une grosse mie de pain émiettée, de l'oseille et du persil hachés. Mêlez bien le tout et le mouillez de façon à bien imbiber sel, poivre, etc. Mettez un instant sur le feu. Couvrez alors votre rouelle avec cette sauce, sur laquelle vous parsemez en grand nombre, en passant aussi dessous, des petits morceaux de graisse de rognon de veau. Mettez au feu.

*Pannequets aux confitures*.—Mettez dans une terrine environ 2 onces de farine, 6 onces de sucre, 2 onces et demi de beurre fondu, un grain de sel ; délayez avec un demi-litre de lait. Chauffez une poêle, graissez-la avec un pinceau, avec beurre fondu ou saindoux. Versez de la pâte au fond, juste pour le couvrir d'une pâte mince. Cuisez sur un feu doux, retournez, et renversez sur une assiette. Etendez sur cette galette une couche de gelée de fruits, marmelade, etc. Roulez comme une crêpe, et saupoudrez de sucre pilé.

## PRIMES DU MOIS D'OCTOBRE

### LISTE DES NUMÉROS GAGNANTS

Le tirage des primes pour les numéros du mois d'OCTOBRE a eu lieu le 2 novembre, dans la salle de l'Union Saint-Joseph, coin des rues Ste-Catherine et Sainte-Elizabeth.

Trois personnes choisies par l'assemblée ont surveillé le tirage qui a donné le résultat suivant :

1er prix	No.	5,949....	\$50.00
2e prix	No.	16,876....	25.00
3e prix	No.	19,709....	15.00
4e prix	No.	5,778....	10.00
5e prix	No.	8,902....	5.00
6e prix	No.	12,356....	4.00
7e prix	No.	1,787....	3.00
8e prix	No.	30,707....	2.00

Les numéros suivants ont gagné une piastre chacun :

752	4,316	10,776	17,030	22,239	27,264
757	5,030	11,416	17,413	22,528	28,031
1,059	5,161	12,768	17,588	22,652	29,011
1,444	5,204	13,035	17,925	22,775	29,104
2,163	5,290	13,788	18,194	22,986	29,147
2,231	5,490	14,466	18,451	23,902	29,513
2,539	5,761	14,672	19,222	24,167	30,274
2,585	6,172	15,515	19,541	24,357	30,311
3,029	6,222	15,537	19,572	24,770	30,374
3,094	6,387	15,548	20,258	25,263	30,448
3,292	6,652	16,019	20,288	25,532	30,451
3,428	8,304	16,493	20,371	25,768	30,583
3,974	9,862	16,555	20,597	27,004	30,864
4,128	10,517	16,714	21,258	27,045	30,908
4,166					

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des copies du MONDE ILLUSTRÉ, datées du mois d'octobre, sont priées d'examiner les numéros imprimés en encre rouge, sur la dernière page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous envoyer le journal au plutôt, avec leur adresse afin de recevoir la prime sans retard.

Nos abonnés de Québec pourront réclamer le montant de leurs primes chez M. F. Béland, No, 264, rue Saint-Jean, Québec.

## CHOSSES ET AUTRES

—En 1878, les Etats-Unis n'avaient obtenu à l'Exposition de Paris que 10 grands prix et 50 médailles d'or. En 1889 ils obtiennent 52 grands prix et 102 médailles d'or.

—Des pêcheurs qui avaient calé leurs filets au Erusq, de Toulon, pour la pêche du thon, ont capture un énorme cétacé, de la famille des lamies, dans le ventre duquel on a découvert une partie du cadavre d'un homme. Mais ce qui est plus curieux encore dans cette aventure, c'est que la chair de ce monstre marin a été vendue, au détail, à la halle aux poissons de Toulon.

—Une remarque assez curieuse. Aucune des personnes vivantes aujourd'hui ne pourra plus éviter, pour dater sa correspondance ou tout autre document, de se servir du chiffre neuf. Ce chiffre, qui se trouve, en effet, à la fin du nombre 1889, prendra l'année prochaine pour dix ans la troisième place dans le millésime et, à la fin du siècle, il prendra la seconde pour une période de cent ans.

—Les édifices publics de la Banque de Montréal et du Bureau de Poste, dont nous avons publié une gravure dans notre avant-dernier numéro, ont été érigés le premier vers 1843 d'après des plans faits par feu John Wells, architecte de cette ville, et le second de 1873 à 1877 d'après les plans et sous la surveillance de notre compatriote, M. H. M. Perrault, architecte. M. Albert Mesnard, jeune architecte alors, aujourd'hui de la Société Perrault et Mesnard, a eu l'avantage de participer à l'exécution des plans de cette bâtisse, dont l'apparence imposante et solide frappe le regard même des étrangers. Les entrepreneurs étaient messieurs Allard et Dufort, R. Mitchell et Cie., E. Chanteloup, et autres.



# VARIÉTÉS

Un auteur américain prépare une pièce de théâtre qu'il a baptisée Niagara. Avant de l'avoir vue, on peut dire que c'est une chute.

Une demoiselle (chantant faux).—Que je voudrais être petit oiseau !

Un monsieur (à l'autre bout du salon).—Que je voudrais être fusil !

Un mot d'enfant :  
—Maman, demande Tommy, pourquoi chasse-t-on les tigres et les lions ?  
—C'est parce qu'ils tuent les pauvres petits moutons.  
Tommy, après un instant de réflexion :  
—Alors pourquoi est-ce qu'on ne chasse pas les bouchers ?

LE MUSEE DES FAMILLES, paraissant deux fois par mois, publié dans son numéro du 15 octobre 1889 :

Le mariage de Joseph Lamm, par Louise Massat. — Causerie sur l'Exposition, par H. Gautier. — Le temps vrai et le temps moyen, par B. M. — Le Dieu Peptius, par P. L. Jacob. — Chronique : Causerie de quinzaine. — Venise, par Daffry de la Monnoye. — Les Argilières, par A. Muenier. — Un tour de Mascaille, par Fr. Dillaye. — Science en famille, par Louis Balthazard. — Correspondance et Concours, par Eug. Muller.

Illustrations par Amberv, A. Parys, Ad. Moreau, Gaillard, etc., etc., et d'après des peintures et de vieilles estampes.

Prix d'abonnement : Paris, un an, 14 f. ; Département, 16 francs, à la Librairie CH. DELA-GRAVE, 15, rue Soufflot, Paris.

## RECREATIONS DE LA FAMILLE

No 538.—ENIGME

Je suis eau sans être liquide,  
Je suis une poussière humide  
Qui se forme chez Jupiter.  
Ma froideur échauffe la terre,  
Et quand je viens la visiter,  
Elle ne craint point le tonnerre.

No 539.—CHARADE

Le poisson gourmand happe mon premier ;  
Mon dernier se lit souvent dans la Bible ;  
Après un travail plus ou moins pénible,  
L'écolier studieux fait bien mon entier.

No 540.—ARITHMETIQUE AMUSANTE

Un nombre est formé de 6 chiffres dont le premier est 1. Multipliez ce nombre par 3 par la seule transposition de ce premier chiffre ?

### SOLUTIONS

No 538.— 24  
24 — 23 = 1 x 24 = 24

No 539.—Le mot est : Horloge.  
No 537.—La partie supérieure du Sphénoïde.

### ONT DEVINE :

N. Peneault, Trois-Rivières ; Anna Blondeau, Québec ; H. A. Bailey, Trois-Rivières ; Mlle F. Gouin, Montréal.

**AVIS AU MERE.** — LE SIROP CALMANT DE MME WINSLOW pour la dentition des enfants, est le médicament recommandé par les principaux médecins des Etats-Unis, et il est employé avec avantage depuis quarante ans par des millions de mères pour leurs enfants. Pendant les progrès de la dentition sa valeur est incalculable. Il soulage l'enfant de toute douleur, guérit la dissenterie et la diarrhée, les douleurs d'entrailles et le borborygme. Il donne du repos à la mère en donnant la santé à l'enfant. Prix : 25 cents la bouteille.

## HOTEL DU CANADA

A. C. SABURIN, propriétaire  
Coin des rues Saint-Gabriel et Sainte-Therese  
MONTREAL  
Ses lunches à 25 cents sont des meilleurs à Montréal.

**OR PLAQUÉ SOLIDE.**  
Afin d'introduire nos montres et autres bijoux pour 60 jours nous enverrons ce beau jeu d'or fin plaqué à aucune adresse sur reçu de 32 cent en timbre de Post ; et aussi enverrons sans autres charges notre grand catalogue de montres et bijoux etc. avec des termes très avantageux aux Agents. Ce jeu est d'une qualité très fine et garantie de durer des années et soutenir l'essai de l'acide, est offert pour 32 cent pour 60 jours seulement. Envoyez votre ordre immédiatement et vous recevrez un jeu volant \$2.00 pour 32 cent.  
CANADIAN WATCH AND JEWELRY CO.  
69 & 71 Adelaide St., East Toronto, Ont.

# HENRI LARIN,

PHOTOGRAPHE  
2202 -- RUE NOTRE-DAME -- 2202

11358



### CE QU'IL FAUT

Un aliment qui contient la plus grande somme de nourriture dans la plus petite quantité possible d'aliment, qui s'avale bien et se digère facilement et fait engraisser. C'est un besoin que l'on peut satisfaire pleinement avec

LE JOHNSTON'S FLUID BEEF

FUMEZ LE CIGARE DE L'UNION

# 5 CTS NECTAR 5 CTS

FAIT A LA MAIN, PUR HAVANE

E. N. CUSSON,

FABRICANT, MONTREAL.



## CHESTER'S CURE !

Pour la Toux Thumes  
L'Asthme Bronchites Catarrhe  
Enrouvements Etc., etc

### LE GRAND REMEDE CANADIEN

Pour les maladies ci-dessus mentionnées. Infaillible dans tous les cas. Demandez-le à votre pharmacien. Expédiez aussi franco par la maille sur réception du prix. Adressez :

W. E. CHESTER

461 — rue Lauchetière, Montréal — 461

Prix : grande boîte ..... \$1.00  
petite boîte ..... 50

## TROUVE

L'EAU SAINT-LEON est le bourreau qui extermine la Dyspepsie, la Constipation, le Rhumatisme, Maladie du Foie et des Reins.  
Faites-en un usage constant et vous jouirez d'une bonne santé.

Cie D'EAU DE SAINT-LEON

51, PLACE VICTORIA

E. MASSICOTTE & FRERES

SEULS PROPRIETAIRES

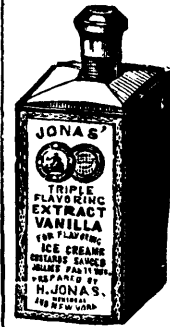
Téléphone 1432

VICTOR ROY,

ARCHITECTE

26, RUE ST-JACQUES, MONTREAL

## ETABLIE EN 1870



Nous avons le plaisir d'annoncer que nous avons toujours en magasin les articles suivants :

Les triples extraits culinaires concentrés de JONAS

Huile de Castor en bouteilles de toutes grandeurs

Moutarde Française Glycerine, Colles fortes.

Huile d'Olive en demi pintes, pintes et pots.

Huile de Foie de Morue, etc., etc.

## HENRI JONAS & CIE

10—RUE DE BRESOLES—10

(Bâtisses des Sœurs)

MONTREAL



Voici le véritable J. E. P. Racicot, inventeur, propriétaire et manufacturier des célèbres Remèdes Sauvages, 1434, rue Notre-Dame, à l'enseigne du Sauvage.

Montreal, 9 mai. CERTIFICAT.—Moi, soussigné, je certifie que pendant six mois j'ai été malade d'une déviation et d'arthrite aux bras d'une souffrance terrible, j'ai été guéri par les Remèdes de J. E. P. RACICOT, propriétaire et fabricant de remèdes sauvages, dans l'espace de trois semaines, au No 1434, rue Notre-Dame, à l'enseigne du Sauvage.

A. LAFERRIERE, typographe, No 11, Saint-Etienne, Côteau St-Louis.

On trouvera les mêmes remèdes au No 25, rue St-Joseph, Québec, et au No 9, rue Dupont, Sherbrooke.

## La Compagnie d'Assurance NORTHERN OF ENGLAND.

Capital ..... \$15,000,000  
Fonds accumulés ..... 17,106,000

BUREAU GÉNÉRAL POUR LE CANADA

1724 NOTRE-DAME, MONTREAL

ROB. W. TYRE, Gérant.

AGENTS POUR LA VILLE

ELZEAR LAMONTAGNE

JOSEPH CORBEIL

## CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraichissante. Elle entretient le scalp en bonne santé empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 ct la bouteille.

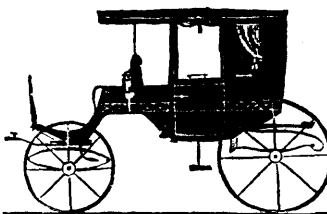
HENRY R. GRAY,

Chimiste-pharmacien,

144, rue St-Laurent.

## ODILON LAFOND

CARROSSIER



182, rue St-Casimir

A VENDRE : Buggies de famille, Express, etc., etc. Buggies d'occasion toujours en magasin.

### SIROP

## ANTI-BRONCHITE

C'est le vrai spécifique pour les personnes atteintes des Bronches. Il dégage infailliblement et aisément le Foie et les Poumons ; fait expectorer, sans effort, même sans tousser, et ne fatigue aucun organe.

PRÉPARÉ ET VENDU PAR

ALF. BRUNETTE

2461, NOTRE-DAME, MONTREAL

## SANS PEUR ET SANS REPROCHE

SAVONS MEDICAUX

DU

## DR V. PERRAULT

Ces savons, qui guérissent toutes les Maladies de la peau, sont aujourd'hui d'un usage général. Des cas nombreux de démangeaisons, dartres, hémorroïdes, etc., réputés incurables, ont été radicalement guéris par l'usage de ces Savons.

NUMÉROS ET USAGES DES SAVONS

Savon No 1.—Pour démangeons de tout genre.  
Savon No 5.—Pour toutes sortes de dartres.  
Savon No 8.—Contre les taches de rousse et le masque.  
Savon No 14.—Surnommé à juste titre savon de beauté, sert à embellir la peau et donner un beau teint à la figure.  
Savon No 17.—Contre la gale. Cette maladie essentiellement contagieuse disparaît en quelques jours en employant le savon No 17.  
Savon No 18.—Pour les hémorroïdes. Ce savon a déjà produit les cures les plus admirables, et cela dans les cas les plus chroniques.  
Ces savons sont en vente chez tous les pharmaciens. Expédiés par la poste sur réception du prix (25 cents).

ALFRED LIMOGES, P.O. Saint-Eustache.

Saint-Nicolas, journal illustré pour garçons et filles, paraissant le 1er de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et départements, un an : 18 fr. ; six mois : 10 fr. ; Union postale, un an : 20 fr. ; six mois : 12 francs. S'adresser à la librairie Ch. Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris (France).

Abonnez-vous au MONDE

ILLUSTRE, le plus complet et le meilleur marché des journaux littéraires du Canada.

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

MONTRÉAL, 9 NOVEMBRE 1889

LES

## MYSTERES DE PANAMA

(Suite)

—Mais, au moins, vous avez puni le coupable ?  
Miquet secoua la tête.  
—Je ne l'ai même pas cherché, répliqua-t-il ; car, l'ayant trouvé, une seule punition pouvait lui être appliquée : le faire brancher à l'arbre le plus voisin... or, nouveau dans le pays, mon âme ne s'est point encore assez bronzée pour que je puisse avoir recours à une justice aussi sommaire ; aussi ai-je préféré mépriser cet attentat.

Il avait prononcé ces quelques mots d'une voix onctueuse qui parût faire, sur ceux qui écoutaient, une impression profonde.

—Eh bien ! mon cher monsieur, s'écria le général, je vous admire ; quant à moi, je vous déclare que je n'aurais pas votre vertu, et le gaillard aurait passé un mauvais quart-d'heure.

—Au moins, la blessure n'est pas dangereuse ? demanda Mme Mendès avec sollicitude.

—Oh ! une simple égratignure.

—Pas si simple cependant qu'elle ne vous change complètement la voix, fit observer Merced... ne trouves-tu pas, mère ?

Mme Mendès secoua la tête.

—Non, dit-elle, je n'avais pas remarqué...

Aux paroles de la jeune fille, le misérable avait frémi ; la réponse de la vieille dame le tranquillisa.

—Mais où donc est M. l'abbé ? fit Merced, s'apercevant alors seulement de l'absence de leur hôte.

—M. l'abbé ! répéta à mi-voix l'assassin avec un accent terrifié.

Et il recula d'un pas en apercevant le prêtre, que la fille du général amenait par la main et qui faisait appel à toute son énergie pour se contenir.

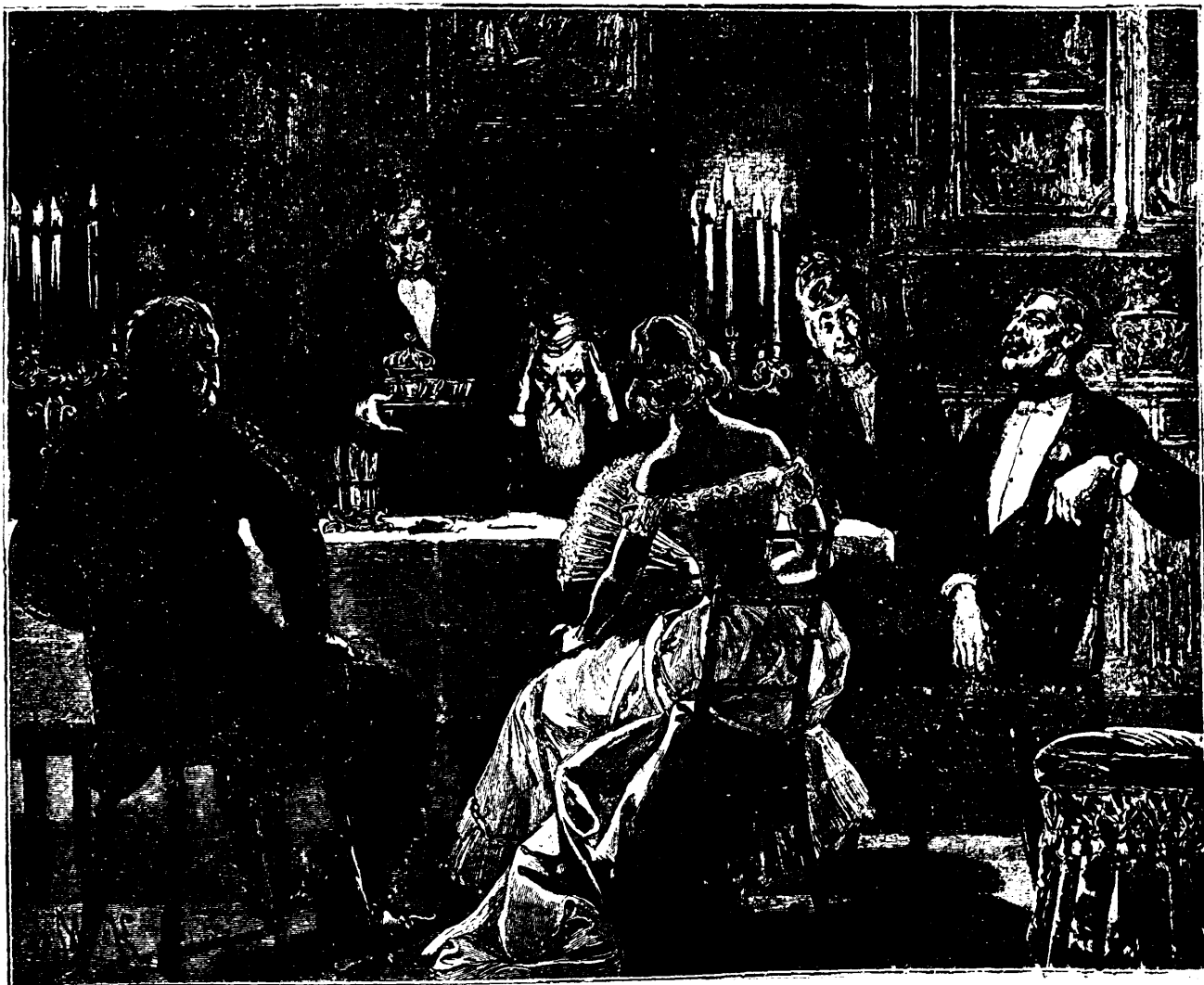
—J'espère, dit-elle au jeune homme, que voilà une bonne surprise !

L'abbé regardait avec stupeur ce personnage qui offrait avec Jacques une si profonde ressemblance que la générale avait bien pu s'y tromper.

Lui-même, peut-être non prévenu, ne s'y serait pas laissé prendre, à cause de la physionomie ; sur le visage de Jacques se lisaient la droiture de l'esprit et l'élévation de l'âme ; dans les traits de celui-ci, il y avait quelque chose de faux et de sinistre qui aurait frappé un homme habitué à scruter les cœurs.

Un moment, le masque de l'ingénieur avait reflété l'angoisse profonde qui le tenaillait, et son regard perçant, s'enfonçant comme une vrille dans les prunelles du prêtre, avait tenté de pénétrer jusqu'au secret qu'il devinait enfoui au fond de sa conscience.

Mais l'acuité de ce regard s'était émoussée, sans doute, ou bien encore manqua-t-elle de pénétra-



En prononçant ces mots, un imperceptible sourire crispait ses lèvres.—Voir page 34, col. 1.

tion ; toujours est-il qu'il reconquit son assurance, et s'avancant les mains tendues.

—Mais, c'est monsieur l'abbé Rigal ! dit-il avec un sourire dont celui-ci, seul, remarqua l'effort.

—Figurez-vous, monsieur Miquet, dit le général, que M. l'abbé venait à Panama précisément pour vous voir, nous l'avons rencontré et nous l'avons enlevé...

Ces paroles firent sur l'assassin l'effet d'un lourd pavé qu'on lui eût jeté en pleine poitrine ; il se mordit les lèvres jusqu'au sang pour retenir le cri de terreur qui allait lui échapper et ses bras retombèrent comme brisés le long de son corps.

Le prêtre venait à Panama pour le voir ; donc le moribond avait parlé.

—Croiriez-vous que M. l'abbé s'est fait prier, ajouta Merced.

—Je craignais d'être indiscret, balbutia le prêtre.

—Et savez-vous ce qui l'a décidé ? reprit la jeune fille ; c'est quand mon père lui a dit que nous vous attendions.

—Je remercie bien vivement monsieur l'abbé, fit l'ingénieur d'une voix mal affermie.

—Oh ! il vous aime plus que nous ! s'écria Merced étourdi.

L'abbé Rigal eut un triste sourire.

En ce moment un domestique entra, coupant court, par l'annonce du dîner, à cette scène douloureuse.

Une fois à table, le nez dans son assiette, l'abbé Rigal se ressaisit peu à peu, surmontant l'espèce d'effroi que lui avait causé tout d'abord l'apparition de l'assassin.

—Mon Dieu avait-il dit dans une prière mentale, donnez-moi la force et le courage pour remplir jusqu'au bout ma mission.

Et il était devenu plus calme.

Même une certaine curiosité s'emparait de lui, en voyant avec quelle aisance le faux Jacques

jouait son rôle ; un comédien consommé ne s'en fût pas mieux acquitté.

Pierre était, d'ailleurs, une intelligence d'élite, malheureusement dévoyée et tournée au mal.

—C'est un bien remarquable gredin ! pensait l'abbé Rigal, et je crains fort de m'être fourvoyé ; il fallait que le proche de la mort eût bien aveuglé l'infortuné Jacques, pour qu'il put croire à l'existence d'un point vulnérable dans ce cœur endurci ! Il semble que cet homme soit le génie du mal.

Cependant en dépit de sa désinvolture apparente, une vague inquiétude bourdonnait dans le cerveau de l'ingénieur ; sans en avoir l'air, il avait examiné à la dérobée le visage du prêtre, et ce visage lui avait paru soucieux.

Le vieillard n'avait encore fait aucune allusion au but de son voyage à Panama ; ce but, quel était-il ?

Devait-il croire que Jacques, avant de mourir, l'avait mis au courant de ce qui s'était passé ?

Mais alors le calme relatif de l'abbé n'eut pu s'expliquer ; il était inadmissible qu'il consentit, lui l'ami de la victime, à manger côte à côte avec l'assassin.

D'un autre côté, il pressentait que le prêtre venait lui parler de Jacques.

Alors, quoi ? Et, plus d'une fois, malgré lui, ses lèvres s'étaient entr'ouvertes pour lui poser cette question : " Qu'avez-vous à me dire ? "

Et, chaque fois, par crainte d'une surprise désagréable, il s'était tu, au moment de parler.

Cependant, cette incertitude devenant intolérable, se transformant en une sorte d'obsession, il résolut de brûler ses vaisseaux, ayant calculé d'ailleurs que le prêtre ne devait pas être homme à faire un scandale à la table du général, si la chose était grave.

Et il observait l'abbé Rigal qui mangeait du bout des dents, distrait par instants, absorbé et semblant parler avec difficulté.

Enfin, il se résigna.

— Monsieur l'abbé, dit-il tout à coup en grimaçant un sourire qu'il tâchait de rendre enjoué, est-ce que l'affaire dont vous aviez à m'entretenir ne peut pas être exposée devant le général et ces dames ?

L'indignation fit pâlir le prêtre ; il fut sur le point d'éclater.

Mais il parvint à se contenir et, d'une voix légèrement altérée :

— Oh ! ce n'est point urgent en ce moment, monsieur Miquet, répondit-il ; c'est une affaire entre nous deux... un service que j'ai à vous demander... nous aurons tout le temps de nous occuper de cela en revenant à Panama.

— La voiture vous y conduira, s'écria vivement le général.

— Je vous remercie de tout mon cœur, répliqua l'abbé ; mais, si monsieur Miquet n'y voit pas d'inconvénient, il me sera infiniment agréable de faire la route à pied en sa compagnie.

— Comment donc ! dit l'ingénieur, avec le plus grand plaisir. C'est, du reste, une petite promenade d'une demi-heure tout au plus.

En prononçant ces mots, un imperceptible sourire crispait ses lèvres, tandis que dans sa prunelle luisait un éclair cruel.

A partir de ce moment, le nuage qui assombrissait son front parut se dissiper, et comme si l'inquiétude qui obsédait son esprit eût soudainement disparu, il délaissa l'abbé Rigal pour s'occuper exclusivement du général et de sa famille.

Nous l'avons dit déjà, Pierre Miquet était une intelligence d'élite et, pendant toute la soirée, il sut tenir avec un brio charmant le dé de la conversation.

Enfin le moment du départ arriva et ces dames firent promettre à l'abbé Rigal de revenir à la villa, Merced affirmant qu'on irait le relancer à Colon, s'il restait trop longtemps sans donner de ses nouvelles.

Et le prêtre, qui avait constaté sur quel pied d'intimité l'ingénieur était entré tout de suite dans cette maison de braves gens, et qui prévoyait de la part du misérable quelque coupable projet, promit tout ce qu'on lui demandait, bien décidé à tenir sa promesse pour empêcher, autant qu'il serait en son pouvoir, un nouveau crime d'être commis par lui.

Ils marchaient côte à côte, silencieux, échangeant du bout des lèvres quelques banalités.

Pierre, que la réserve du prêtre énervait, cherchait, mais sans y parvenir, à le faire parler.

— N'est-ce pas, disait-il, que c'est une bien charmante famille que celle du général ?

— Oui, de braves gens, répondait l'abbé Rigal.

Le ciel était pur, mais c'était un ciel sans lune la route était sombre, et les arbres qui la bordaient lui faisaient, de chaque côté, comme deux noirs rideaux.

Chose singulière ; l'ingénieur, qui n'avait point redouté d'interroger l'abbé à la table du général, n'osait plus, à présent, lui poser cette question si simple : " Eh bien ! maintenant que nous sommes seuls, quel est ce gros secret dont vous avez à m'entretenir ? "

Et l'abbé, de son côté, au moment de parler, éprouvait des défaillances.

Comment aborder le scabreux et terrible sujet ?

Ce n'était pas qu'il eût peur de son compagnon ; il n'y avait pas de place dans son âme pour ce sentiment exclusivement humain.

Et puis, il avait résolu de faire cette sinistre commission ; il la ferait.

Non, ce qui le préoccupait, c'était de trouver le moyen d'éveiller les remords dans la conscience du criminel.

Celui-ci avait fait preuve, pendant cette soirée émouvante, d'une si étonnante indépendance de cœur, d'une perversité si complètement habile, que le prêtre doutait du résultat de son intervention.

La quasi-obscurité dans laquelle ils marchaient favoriserait d'ailleurs un entretien de ce genre : Pierre ne verrait pas la physionomie douloureusement indignée de son juge, et celui-ci ne verrait pas blêmir l'accusé.

— Monsieur, dit le prêtre d'une voix grave, je voulais vous parler d'une pauvre femme qui vit seule, à Paris, triste, malade peut-être, et qui attend des nouvelles de son fils...

L'assassin s'arrêta : ce début, sans précision pourtant, l'effrayait.

— Mais, murmura-t-il péniblement, c'est de ma mère que vous voulez parler, sans doute ?

Ce mot de mère lui brûlait les lèvres, car il hésita avant de le prononcer.

— Votre mère, en effet, reprit l'abbé ; oui, vous avez raison de lui donner ce nom ; elle a eu pour votre enfance les plus tendres soins ; elle vous a prodigué son affection... Vous avez des devoirs à remplir envers cette pauvre femme...

Pierre fronça les sourcils : le langage du prêtre était ambigu. Le misérable y sentait une accusation, mais laquelle ?

— Je ne vous comprends pas ! fit-il d'une voix qui grondait.

— Ecoutez-moi bien, et vous comprendrez. D'ailleurs, votre conscience doit vous aider en ce moment. Vous devinez parfaitement que je sais des choses que vous pensiez être ignorées.

— Des choses que je pensais être ignorées ? murmura Pierre sourdement en détachant chaque mot.

— Je vais tout vous dire, en un seul mot : j'ai reçu la confession de votre cousin expirant.

En parlant ainsi, l'abbé Rigal obéissait à la recommandation que Jacques lui avait faite ; il était d'ailleurs persuadé qu'à cette heure le malade était mort.

Bien qu'il s'attendit à cette révélation, l'ingénieur ne put retenir un brusque haut-le-corps.

Il se tut quelques secondes ; puis, d'une voix qu'il s'efforçait de rendre railleuse, il s'écria :

— Que signifie cette funèbre plaisanterie, et de quel cousin voulez-vous parler ?

— Cela signifie que Dieu a permis que le blessé eût, avant de mourir, la force de me raconter comment il a été frappé et par quelle main.

— Mais c'est impossible ! exclama Pierre involontairement.

Subitement, comme illuminées à la lueur d'un éclair, toutes les circonstances de l'assassinat lui passèrent devant les yeux : certainement son cousin n'avait pu le reconnaître lorsque, sous son costume sordide, il l'avait conduit à l'hôtel ; encore moins avait-il pu le reconnaître au moment où il l'avait étranglé, puisqu'il l'avait surpris au milieu de son sommeil.

Donc il avait raison de s'écrier que c'était impossible.

A ce cri de dénégation, mais qui ressemblait pourtant à un aveu, l'abbé Rigal s'était tu, laissant le coupable se débattre avec ses réflexions.

Pierre comprit l'imprudence de son exclamation. Aussi fut-ce lui qui prit le premier la parole pour tenter de donner au prêtre le change sur le sens de ce qu'il avait dit :

— Vous avez eu affaire à un fou, M. l'abbé, reprit-il en essayant de prendre un ton enjoué.

Et continuant, afin d'étourdir le prêtre, sous un flux de paroles :

— Comment se fait-il que vous ayez pu vous méprendre à ce point, vous qui me connaissez et m'avez vu sur le *Medway* !... Vous ignorez peut-être les ravages que produit l'alcoolisme dans ce pays !... Il y a des gens qui sont la proie d'hallucinations étonnantes... qui inventent, sous l'influence du délire, les histoires les plus extravagantes...

L'abbé Rigal l'interrompit brusquement.

— Monsieur, dit-il, votre langage même vous condamne ; car, que tentez-vous de me persuader en ce moment ? Vous avez un cousin en ce pays et ce cousin, comme tous ses semblables, est mortel ; aussi n'est-ce point contre cela que vous vous débattiez, mais contre la vérité que vous presentiez être connue de moi.

— Mais, essaya de balbutier l'ingénieur, mon cousin n'habite pas Colon, il est établi en Californie.

— N'essayez point de mentir plus longtemps, fit l'abbé Rigal, celui dont vous parlez, ce cousin Pierre Miquet dont mon compagnon du *Medway* m'a entretenu si amicalement, c'est vous-même ; quant à l'autre, à ce malheureux qui, frappé par une main criminelle, est mort en ce moment, c'est lui, c'est l'infortuné Jacques... et non, comme vous le prétendez, un fou alcoolique.

Il se tut un moment, les deux mains pressées sur sa poitrine, pour contenir l'indignation qui faisait bondir son cœur ; puis, d'une voix pleine de découragement, il ajouta :

— Oh ! rassurez-vous ; en ce qui me concerne, je n'ai point l'intention de vous dénoncer ; j'ai fait à Jacques Miquet le serment de garder enfoui dans mon âme le terrible secret qu'il m'a confié ; si je suis venu à vous, malgré toutes mes répugnances, c'est pour vous transmettre les dernières volontés de Jacques... ou plutôt ses dernières prières.

L'ingénieur, la tête baissée, les poings convulsivement serrés, se taisait ; pris d'un subit remords, prêtait-il attention aux paroles du prêtre, ou bien cherchait-il un moyen de repousser l'accusation qui pesait sur lui ?

— Jacques vous a pardonné, continua l'abbé.

— Pardonné ! exclama le misérable.

— Il consent à ce que vous soyez son héritier ; il vous donne tout ce que vous lui avez pris : son sang, son nom, son titre, la situation que vous usurpez. Il ne vous demande qu'une chose, du fond de sa tombe, c'est que vous alliez jusqu'au bout dans la voie criminelle où vous vous êtes engagé, c'est que vous ayez pitié de sa mère, que vous fassiez pour cette pauvre vieille femme, qui vous a élevé à côté de lui, ce qu'il aurait pu faire si vous ne l'aviez pas... assassiné.

Le mot était lâché ; en suspens sur ses lèvres depuis le commencement de cette scène, le prêtre n'avait pu le retenir.

Assassiné !!! Pierre bondit comme si un fer rouge l'eût touché à la face.

— Assez ! hurla-t-il d'une voix terrible, assez !... car, c'est vous qui êtes fou, je crois !...

Puis, se domptant, il ajouta d'un ton rauque.

— Laissons là cette conversation absurde.

Le prêtre fit entendre un gémissement.

— Alors, fit-il, vous n'aurez même pas un reste de pitié dans le cœur, pas un regret, pas même l'ombre d'un remords ?

L'émotion mit un tremblement dans sa voix, et il poursuivit, presque suppliant :

— Je vous en conjure, réfléchissez. Cela restera un secret entre nous, puisque Jacques l'a voulu ainsi, puisque la confession est là, qui vous protège, contre mon horreur et contre la justice. Mais, dites-moi que vous consentez à cette réparation qui est si peu de chose, en comparaison du crime que vous avez commis...

De nouveau, le misérable perdit le sang-froid qu'il était parvenu à conquérir, et il s'écria, en accompagnant ses paroles d'un geste violent :

— Assez, monsieur l'abbé ! Assez !

Pendant quelques minutes, obligés de suivre la même route, ils marchèrent en silence.

— Pauvres Jacques !... Pauvre mère ! murmura le prêtre à deux reprises différentes.

Sur la face noyée d'ombre de Pierre Miquet se lisait la méditation d'un nouveau crime.

D'un côté, il est vrai, le langage de l'abbé Rigal le délivrait d'une inquiétude formidable : pour que le prêtre fût venu ainsi à lui, il fallait que Jacques fût mort, mort sans avoir revu Dolorès, mort sans avoir communiqué à personne, excepté à son confesseur, le secret terrible de sa mort.

Mais, n'ayant plus rien à craindre de ce côté, voilà que soudain un nouveau danger, non moins terrible que celui-là, se dressait devant lui : un

tiers se plaçait entre sa victime et lui, et l'âme dure et méchante du coupable ne croyait pas à la discrétion de l'homme de Dieu.

Et en lui-même, il songeait que les morts seuls ne parlent pas... conséquemment, que le prêtre devait disparaître.

Tout en marchant, il guettait son compagnon, rassemblant ses forces, prêt à bondir comme une bête fauve.

L'abbé Rigal se méfiait-il de cette agression ?

Il allait mélancoliquement, la tête inclinée, le cœur tout plein de ses douloureuses impressions, priant Dieu mentalement pour l'infortunée victime et pour son bourreau, dont il demandait avec ferveur la conversion.

Soudain, il reçut un choc formidable.

Pierre, ayant insensiblement hâté le pas de manière à dépasser un peu son compagnon, s'était retourné brusquement et, se jetant sur lui, d'un élan terrible, l'avait saisi à la gorge.

Cette fois, le misérable n'avait rien calculé : il obéissait à une irrésistible poussée de son instinct de brute qui lui montrait dans le prêtre un ennemi de son repos. Une fois étranglé, l'abbé Rigal n'eût pu divulguer le secret enfoui dans son âme.

Mais Dieu, sans doute, donna au vieillard la présence d'esprit nécessaire pour repousser cette attaque ; l'agresseur chancela et fut projeté violemment sur le sol.

L'abbé Rigal, sous des apparences médiocres, était un homme d'une vigueur exceptionnelle. Né dans les montagnes des Pyrénées, familiarisé, dès son jeune âge, avec tous les exercices du corps, il était de force à défier un adversaire, même redoutable.

Si rapide qu'eût été l'attaque de Pierre, il l'avait vue, et, dédant instinctivement ses deux bras, comme deux ressorts, il l'avait atteint en pleine poitrine, au moment où les mains du misérable allaient s'abattre sur son cou.

Il se pencha sur lui pour le secourir.

L'assassin, suffoqué par le choc, râlait, mais il n'avait pas perdu connaissance ; pourtant, il était incapable de se relever. En outre, dans sa chute, le léger appareil posé sur sa blessure s'était dérangé et un mince filet de sang lui inondait la poitrine.

Doucement, l'abbé Rigal le prit sous les bras et l'assit sur le talus de la route.

—Décidément, lui dit-il, vous êtes un affreux gredin, une bête misérable qui mériterait d'être écrasée. Mais je n'ai pas le droit de vous punir ; Dieu s'en chargera. Vous avez jugé mon âme de prêtre d'après la vôtre, et vous avez craint que je ne trahisse le secret de la confession !... La folie rouge vous a aveuglé et vous vous êtes rué sur moi, sans même songer à ce que vous feriez de mon cadavre.

En lui-même, le misérable se disait que le prêtre avait raison.

—Les warfs sont loin d'ici, poursuivit l'abbé ; vous ne m'y auriez pas porté, et puis, vous voyez que la Providence a permis à Jacques d'en sortir... qu'auriez-vous répondu si l'on vous avait dit, demain : " Vous êtes revenu avec l'abbé Rigal : son corps vient d'être retrouvé sur la route, l'assassin, c'est vous. " Mais Dieu a voulu que je fusse sur mes gardes et que, pour ma défense, je pusse user de ma force, qui est supérieure à la vôtre. Je vous pardonne votre crime contre moi, de même que Jacques vous a pardonné sa mort. Je ne porterai pas plainte, par égard pour le nom que vous usurpez.

Pierre, respirant toujours avec peine, gardait un silence farouche, ne sachant s'il devait regretter ou se féliciter d'avoir manqué son coup.

Cependant, machinalement, tellement l'instinct du meurtre le poussait, l'une de ses mains se glissa dans la poche de son habit.

L'abbé Rigal surprit ce mouvement :

—Ne cherchez pas votre revolver, dit-il, c'est moi qui l'ai. Il fait bon d'être prudent avec un gredin de votre espèce.

Puis, après un moment :

—Vous n'êtes point trop endommagé. Dans un quart d'heure, vous pourrez vous remettre en route ; je vous laisse à vos réflexions ; puissent-elles amener chez vous un repentir que je souhaite de toute mon âme, sans l'espérer.

Et, laissant le criminel étendu sur le bord de la

route, le prêtre reprit, à grandes enjambées, la route de Panama.

## XII.—LE COL DE LA CULEBRA.

Grand avait été l'étonnement de la Compagnie lorsqu'on avait appris dans les bureaux que Giovanni Corda mettait des fonds dans l'entreprise des travaux de la Culebra ; ainsi se nomme un point des montagnes de la Cordillère, par lequel doit passer le canal interocéanique.

Il s'agit tout simplement de faire, en cet endroit, dans le massif rocheux, une tranchée d'une altitude moyenne de quatre-vingt-sept mètres, plus que la hauteur des tours de Notre-Dame, de détourner le cours capricieux du Chagres et, peut-être, de créer un lit artificiel pour emmagasiner les crues du fleuve.

Travail titanesque, qu'à force de temps et de persévérance on arrivera sans doute à accomplir, mais non pas à l'époque prédite aux actionnaires de la Compagnie.

Quoiqu'il en soit, la première arme indispensable à l'homme dans cette lutte contre la nature est le capital, et Giovanni Corda passait depuis longtemps pour n'être pas au-dessus de ses affaires, lorsque brusquement il versa dans cette opération nouvelle cent mille dollars.

D'où lui venait cette fortune ? pas assurément des travaux de Colon qui ne rapportaient rien encore, pas non plus du chantier de Bohio-Soldado où il avait déjà perdu de fortes sommes, et cependant, après s'être trouvé plusieurs fois, à deux doigts de la faillite, voilà que d'un pactole inconnu il tirait une fortune nouvelle !

On en jasa pendant quelque temps ; puis on passa à un autre sujet de conversation.

Cependant l'Italien semblait avoir enguignonné les travaux de la Culebra ; outre que depuis qu'il y avait mis le pied, ce chantier était devenu le rendez-vous de tous les mauvais sujets de l'isthme, plus paresseux, plus querelleurs, plus ivrognes les uns que les autres, et que, par conséquent, la besogne avançait moins rapidement que partout ailleurs, il s'y produisait des accidents étranges et fort coûteux : une fois un excavateur se dérangeait ; tantôt, c'était l'approvisionnement de charbon que l'on trouvait inondé, tantôt les pistons des machines à vapeur étaient faussés : tout cela se soldait par des semaines d'arrêts pour certaines parties des travaux et par de grosses sommes de réparation.

Maître Giovanni se mettait en de bruyantes colères, hurlait, pleurait, s'arrachait les cheveux, criait qu'on le ruinait ; mais cette colère n'était qu'un feu de paille, sans traces, le lendemain.

Les ingénieurs de la Compagnie étaient désespérés de l'allure de ce chantier ; ils proposèrent même à Giovanni de résilier son contrat, décidés à faire la part du feu et à lui donner une indemnité. Mais Giovanni refusa ; il était, disait-il, homme d'honneur, il avait pris des engagements et il tenait à les remplir.

Cependant, depuis un mois, il n'avait point paru à la Culebra ; on racontait qu'il avait eu, au *Phénix salon*, une alternation qui avait dégénéré en coups de revolver et qu'atteint d'une balle à la tête, il était fort dangereusement malade.

La personne qui avait apporté cette nouvelle, le lendemain même du combat, était une manière de surveillant général, duel désigné d'office par le directeur des travaux du canal auquel il avait été chaudement recommandé.

C'était un homme de haute taille, d'une maigre extraordinaire, au teint pâle et maladif ; un bandeau de soie noire lui cachait le front presque entièrement et d'énormes lunettes bleutées abritaient ses yeux de la réverbération brûlante du soleil.

Peu communicatif, il passait tout son temps enfermé dans son bureau de planches, à dresser des plans et des devis ; certains ouvriers, qui se prétendaient bien informés, disaient que Joachim relevait d'une longue maladie ; d'autres, bâtisseurs de romans, voyaient en lui un homme qui se cachait.

Quoiqu'il en fût, le surveillant général avait su par sa fermeté et son esprit de justice ramener un peu d'ordre dans ce chantier sur lequel Giovanni

Corda n'avait pu prendre aucune autorité ; les ouvriers irréguliers avaient pour lui une sorte de respect parce que, jamais, il ne faisait un reproche immérité : la justice exerce une grande influence même sur les hommes les plus pervers.

Quant aux bons ouvriers, ils éprouvaient pour lui une grande sympathie.

Or, un mois environ après le combat de Giovanni Corda et de Pierre Miquet, une veille de paie, la presque totalité des travailleurs étant présents, le bruit courut tout à coup que cette journée et celle du lendemain étaient les dernières qui seraient payées au tarif habituel ; à partir du troisième jour, disait-on, le tarif serait abaissé de vingt-cinq pour cent.

C'était une diminution exagérée et contraire aux tarifs établis.

Naturellement, ceux qui se livraient aux démonstrations les plus bruyantes étaient les ouvriers qui ne travaillaient que la moitié de la semaine ; ils étaient tous plus ou moins affiliés à une bande d'individus qui couraient les chantiers, d'un bout à l'autre du canal, tenant des discours sérieux, débauchant les travailleurs, les poussant à la grève : aussi était-ce pour eux une occasion superbe de déployer leurs talents oratoires.

En moins d'une demi-heure, la fatale nouvelle eut fait le tour de la Culebra : les dragues cessèrent de fonctionner, les excavateurs s'arrêtèrent et les hommes, jetant leurs outils, se réunirent par groupe, pour discuter l'événement, se concerter sur ce qu'il y avait à faire.

Le surveillant était sorti de sa cabine pour se rendre compte de ce que signifiait cette agitation extraordinaire : il était vêtu d'un costume de chasseur grossier mais confortable et portait sa carabine en bandouillère. Tous les surveillants des travaux du canal étaient armés ainsi, afin de pouvoir se défendre contre l'attaque imprévue d'un ou de plusieurs gredins ; car, dans ce personnel de terrassiers, les repris de justice ne manquaient pas.

Dès qu'il parut sur le terre-plein, on s'empressa autour de lui.

—Eh bien ! qu'y a-t-il donc ? demanda-t-il.

—Comment ! vous ne le savez pas ! dirent les hommes étonnés... on vient de nous apprendre qu'à partir de lundi, M. Corda prétend diminuer d'un quart le prix de la journée.

—C'est impossible ! s'écria Joachim ; j'ai vu le patron avant hier et il ne m'a pas soufflé mot de cela.

—Et qu'est-ce que vous pensez de cela ? fit une voix.

—Je pense que si la nouvelle est vraie, M. Corda a tort. Il s'est engagé à payer un prix, il ne doit pas modifier ce prix, surtout dans un délai aussi court... d'ailleurs, il y a des conventions avec la Compagnie du canal et il n'a pas le droit d'aller contre ces conventions... mais je crois que cette diminution est une fausse nouvelle.

Si ceux auxquels s'adressaient ces paroles avaient été quelque peu observateurs, ils eussent remarqué le plissement singulier qu'avaient les lèvres de Joachim tandis qu'il parlait, et aussi l'espèce d'hésitation avec laquelle il avait prononcé ces mots.

—Allons, ajouta-t-il après un instant, il faut se remettre à la tâche ; dès demain j'irai à Panama trouver M. Corda, je m'informerai de ses véritables intentions, et si la nouvelle est exacte, ce que j'ai peine à croire, je défendrai vos intérêts !

Rassurés par cette déclaration, les ouvriers reprirent peu à peu leurs outils et se remirent à l'œuvre.

La réponse du surveillant se répandit d'équipe en équipe et, comme on le savait homme de parole et d'énergie, un calme relatif succéda à l'agitation.

Pendant que ces choses se passaient sur le chantier, un mail attelé de quatre chevaux tout tintinnabulants de grelots, gravissait lentement la route en lacet qui conduit de Panama à la Culebra ; derrière, à quelque distance, venait un fourgon fermé, de ceux qu'emportent les Américains lorsqu'ils vont à la campagne, faire un garden-party ou un lunch.

Dans le mail se trouvaient plusieurs personnes de notre connaissance : d'abord le général Mendès y Tendura, sa femme et sa fille, puis M. l'ingénieur

Pierre Miquet, le banquier Jackson et trois ou quatre hauts fonctionnaires de la Compagnie, parmi lesquels l'ingénieur divisionnaire qui avait voulu témoigner, par sa présence, de l'estime en laquelle il tenait M. Miquet.

Merced, délicieusement habillée d'une robe de foulard crème et coquettement coiffée d'un grand chapeau de paille garni de coquelicots, se levait à tout moment pour regarder le paysage.

Quelques mètres seulement séparaient les touristes du sommet de la Culebra et déjà l'on apercevait les travaux commencés en vue du percement de la montagne.

—A quelle hauteur sommes-nous maintenant ? demanda la jeune fille.

—A près de cent mètres, répondit Miquet.

Et il ajouta, en s'adressant à son chef :

—Plus haut que les tours Notre-Dame, n'est-ce pas, monsieur ?

L'ingénieur divisionnaire sourit complaisamment.

—Vous avez raison, mon cher Miquet.

Merced joignit les mains.

—Et vous avez la prétention de faire passer votre canal par là !

—Assurément... que voyez-vous d'impossible à cela, mademoiselle ?

—Moi !... oh rien, je ne suis pas assez savante pour discuter des choses comme celles-là... mais mon père prétend que vous ne pourrez pas y parvenir.

L'ingénieur se tourna vers le général.

—Sur quoi vous basez-vous donc, monsieur Mendès ? demanda-t-il.

Le vieillard se leva et étendant la main vers le cours du Chagres, dont les eaux, frappées par le soleil, dessinaient dans la plaine des arabesques d'argent.

—Ma raison, dit-il, la voilà.

Miquet haussa doucement les épaules.

—Ne savez-vous donc pas qu'on lui creuse deux lits artificiels à ce gaillard-là ?... si avec cela, il n'est pas bien couché... ?

—Et ses crues ? les comptez-vous pour rien !... il y en a qui dépassent huit mètres.

Le divisionnaire sourit.

—Cela est prévu, général... les crues seront absorbées et régularisées par un lac d'une contenance de un milliard de mètres cubes... ce sera suffisant, je pense... ?

M. Mendès y Tendura hochait la tête d'un air de doute et ne répondit rien.

La mère de Merced s'écria :

—Que d'argent il faut pour tout cela !

—Celui que l'on a donné n'est encore rien auprès de celui qu'il faudra verser encore.

C'était M. Jackson qui, d'une voix sentencieuse, venait de prononcer ces paroles peu rassurantes pour les actionnaires.

Il ajouta d'un ton dégagé et sous forme de plaisanterie :

—Heureusement qu'aucun de nous ne porte sur lui des papiers du canal.

Ce disant, il examinait curieusement Pierre Miquet.

Sans qu'il pût se rendre compte lui-même du pourquoi, l'associé de M. Schmidt était fort intrigué par le nouvel ingénieur ; le syndicat de New-York devait-il voir dans Pierre Miquet un adversaire redoutable ou bien, occupé seulement de conserver ses appointements, l'ingénieur n'apportait-il à la cause du canal qu'un dévouement officiel, sans grande conviction intime ?

C'est pourquoi, du premier jour qu'il l'avait vu, il s'était lié avec lui, afin de pouvoir profiter de toutes les circonstances qui lui permettraient de scruter sa conscience. M. Jackson n'était pas sans expérience et savait que souvent un mot, un geste jettent sur une personnalité plus de lumière que de longs discours.

A la plaisanterie, bien anodine cependant, que venait de risquer le banquier, le visage de Pierre Miquet demeura impassible, ne reflétant aucune trace d'indignation ni de protestation : un imperceptible sourire plissa cependant ses lèvres minces et il sembla à M. Jackson que ce sourire était plein de scepticisme et cela lui sembla d'autant plus que l'ingénieur divisionnaire s'écria :

—Eh ! qu'importe, monsieur, que l'on soit ou non porteur d'obligations ? la grandeur même de

l'entreprise vous attache, et pour nous tous, qui n'y avons point mis d'argent, c'est notre cerveau, notre cœur, notre vie que nous y avons mis.

Le banquier sourit poliment en entendant ces paroles pleines de conviction exaltée.

—Je vous demande pardon, mon cher monsieur, répliqua-t-il... mais nous autres, hommes d'argent, nous avons le tort de considérer en toutes choses le résultat pratique et réalisable.

Le divisionnaire allait sans doute répondre ; mais il en fut empêché par les exclamations poussées par Mme Mendès et sa fille.

La voiture venait de s'arrêter au sommet du col, et, de l'endroit où ils se trouvaient les touristes découvraient l'ensemble du chantier.

Sous le ciel bleu duquel tombait une chaleur brûlante, une véritable fourmilière humaine s'agitait dans l'énorme tranchée ouvrant en deux la montagne ; ici, c'étaient des équipes d'hommes manœuvrant des excavateurs au moyen desquels la masse terrestre se désagréait sous forme de larges tranches d'argile rouge ; là, les massifs d'olérit, attaqués à la mine, volaient dans l'espace, retombant sous forme de poussière sanglante ; un peu plus loin, dominant de ses appels stridents le bruit sourd de la dynamite et les clameurs humaines, une locomotive entraînait une file de wagonnets chargés de déblais... plus loin encore, de l'autre côté de la tranchée, la ligne de Panama-Railway empanachait de fumée l'horizon radieux, tandis que le cours du Chagres zébrait d'argent la plaine verdoyante.

Sur les hauteurs, à droite et à gauche de la tranchée, des maisons en bois de différents styles, quelques-unes joliment peintes de couleurs vives, dressaient leurs toits pointus et découpés au milieu de massifs d'arbres et de fleurs.

—Oh ! les jolis chalets ! s'écria Merced en battant des mains.

—Qui habite-là ? demanda Mme Mendès.

—Les ingénieurs et les conducteurs de travaux, répliqua Pierre Miquet.

Un peu à l'écart, ayant un aspect de casernes, des baraquements peints en bleu et en gris, allongeaient une ligne monotone.

—C'est là que sont logés les ouvriers, fit l'ingénieur ; ils habitent par escouades de trente et je vous certifie qu'ils sont là-dedans bien plus confortablement qu'à la Jamaïque... si vous voulez en visiter une... ?

Merced regarda sa mère qui fit une légère grimace.

On connaît la répulsion des blancs pour la race de couleur et la femme du général ne se souciait aucunement de se commettre dans ces baraques.

—Cela doit sentir très fort là-dedans, fit-elle en plissant les lèvres.

—D'autant plus, poursuivit Miquet, que cela n'offre pas grand intérêt ; le mobilier est des plus simples : des couchettes en bois ; en guise de sièges, les coffres ou les malles appartenant aux hôtes de l'habitation, un petit nombre d'ustensiles indispensables, et c'est tout... ?

Pendant que ces dames, mettant pied à terre, s'avançaient jusqu'au bord du remblai pour jeter un coup d'œil sur les travaux, le général s'occupait à faire dresser la table à l'ombre d'un bouquet d'arbres d'où l'on découvrait en son entier le magnifique paysage.

Le fourgeon qui suivait le mail avait apporté ce qui était nécessaire pour donner à ce repas en plein air tout le confortable désirable.

Une nappe éblouissante couvrit la table ; puis les domestiques sortirent du fourgon des chaises très commodes, articulées de manière à pouvoir se plier.

Bientôt après l'argenterie brilla sur la table avec les cristaux ; un régiment de bouteilles fut aligné sur l'herbe, y compris des carafes frappées qui n'avaient point été oubliées.

Quant aux mets, ils ne laissaient rien à désirer et l'on n'eût pas été mieux servi dans le premier restaurant de Panama.

Les deux domestiques, en livrée, servaient avec une correction parfaite et les convives, s'excitant par degrés, causaient haut et riaient aux éclats.

Ces dames, armées de lorgnettes, examinaient curieusement le va-et-vient du chantier qui paraissait fort animé.

Une agitation exceptionnelle régnait, en effet, parmi les travailleurs.

Un incident venait de se produire qui était bien fait pour les émouvoir.

Quelques instants après l'arrivée des voitures, un des employés du bureau de Giovanni avait paru, portant un grand nombre d'affiches manuscrites qu'il avait clouées en différents endroits du chantier.

Au fur et à mesure, les ouvriers accouraient pour prendre connaissance de l'écrit que l'un d'eux lisait à haute voix, et, à chaque phrase, presque à chaque mot, c'étaient des exclamations, des cris de fureur.

Cette affiche était la confirmation officielle du bruit qui avait couru pendant la matinée.

L'entrepreneur prévenait les hommes que, en raison des pertes subies par lui à la suite des divers accidents qui s'étaient produits en ces derniers temps, et aussi à cause du retard apporté aux travaux, retard qui avait été la conséquence de ces accidents, il se voyait contraint de baisser le prix de la journée... que cette mesure aurait cours à partir du lendemain de la paie et que ceux qui n'y souscriraient pas, n'auraient qu'à s'en aller chercher de l'ouvrage ailleurs.

Insensiblement, les groupes se rapprochèrent et, bientôt, ils ne formèrent plus qu'une masse compacte.

—Les ouvriers quittent, sans doute, le travail pour déjeuner ? demanda Merced à Pierre Miquet assis à côté d'elle.

—Probablement oui, mademoiselle, répondit-il évanescent.

Mais, involontairement, il fronça les sourcils ; ce qui se passait lui semblait anormal : d'abord ce n'était pas l'heure du repas, ensuite l'écho affaibli de certains murmures était parvenu jusqu'à lui, sur la nature desquels il ne pouvait se méprendre.

Il regarda l'ingénieur divisionnaire pour surprendre sur son visage ce qu'il devait penser ; mais ce personnage était fort occupé à causer politique avec le général qui lui exposait ses opinions sur ce qu'il appelait la gestion misérable du gouvernement colombien.

—Alors, vous êtes séparatiste, général ? demanda le divisionnaire.

—Je le crois, parbleu ! bien, exclama M. Mendès ; l'état de choses actuel est déplorable et j'estime que tout irait mieux si le gouvernement de Panama se pouvait séparer du reste de la Colombie, tout au moins en ce qui concerne sa politique intérieure.

M. Jackson, tout en paraissant occupé à déguster un morceau de homard à l'américaine ; ne perdait pas un seul mot de cette conversation et, par moments, dans son œil froid, passait une lueur rapide.

Merced continuait à s'intéresser à ce qui se passait sur le chantier.

—Ils paraissent gais, dit-elle ; c'est dommage que nous n'ayons pas de quoi leur offrir à boire.

Elle ajouta avec une petite moue de regret :

—Ils sont trop nombreux.

—Eh bien ! dit M. Jackson, s'ils ne peuvent boire à notre santé, rien ne nous empêche de trinquer à la leur.

Le général fit un signe et les domestiques débouchèrent le champagne.

Cependant, peu à peu, les ouvriers étaient remontés du fond de la tranchée et massés par groupes nombreux sur le terre-plein, ils jetaient des regards jaloux du côté de cette joyeuse société.

Fatigués d'avoir trimé depuis le point du jour, irrités par les bruits qui avaient couru, enfin irrités par l'annonce officielle de cette injuste diminution, ils commençaient à être exaspérés.

Quelques-uns d'entre eux s'étaient mis déjà à faire des réflexions désobligeantes à propos de ces beaux messieurs et de ces belles dames qui venaient étaler devant eux leur luxe et leur gaité.

Des gros mots étaient lancés, répétés.

Les plus hardis s'avançaient, obéissant à une curiosité méchante, éprouvant le besoin de crier de plus près leurs injures et, progressivement, le gros de la troupe les suivait.